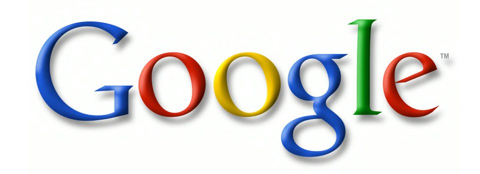
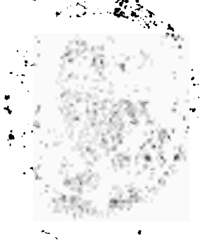




ŒUVRES
DIVERSES
DE Mᴱ. LA COMTESSE
DE LA FAYETTE.

TOME PREMIER,

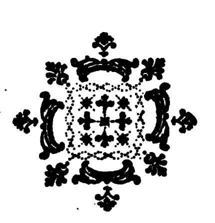
Contenant l'Histoire de Madame HENRIETTE D'ANGLETERRE.



HISTOIRE
DE MADAME
HENRIETTE
D'ANGLETERRE,

Premiere Femme de PHILIPPE DE FRANCE, *Duc d'Orléans.*

Par Mᵉ. la Comtesse DE LA FAYETTE.

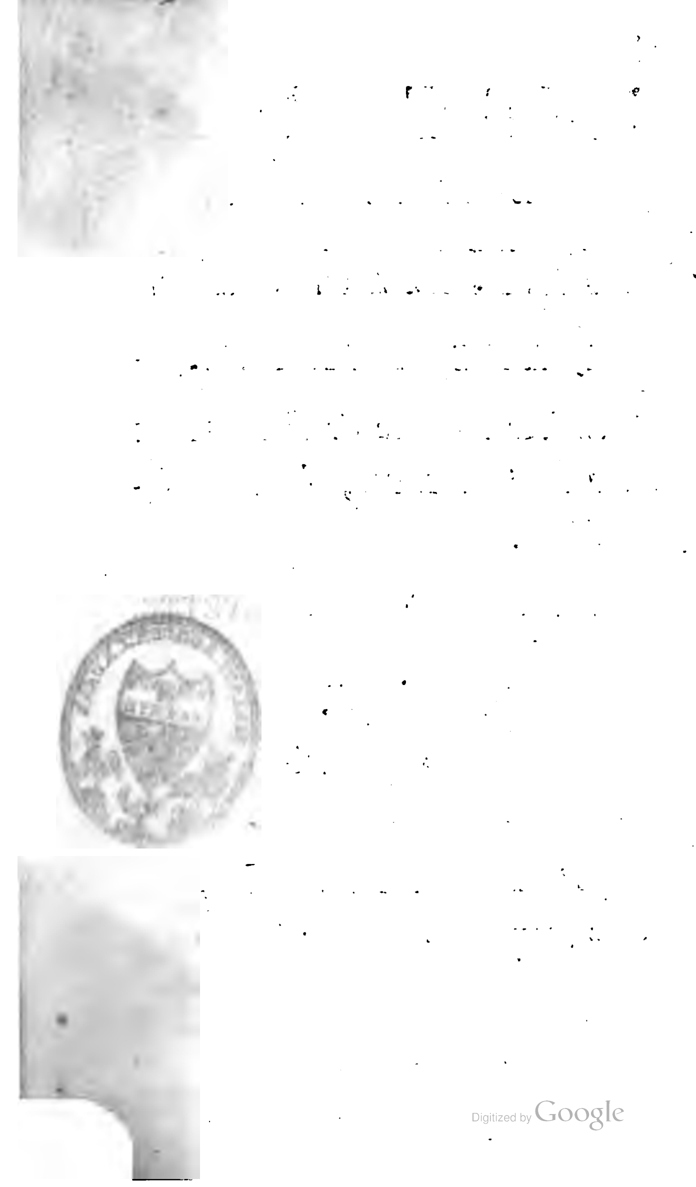




A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.



PRÉFACE.

HENRIETTE de France, Veuve de Charles I, Roi d'Angleterre, avoit été obligée par ses malheurs de se retirer en France, & avoit choisi pour sa retraite ordinaire le Couvent de Sainte-Marie de Chaillot. Elle y étoit attirée par la beauté du lieu, & plus encore par l'amitié qu'elle avoit pour la Mere Angélique, (*) Supérieure de cette Maison. Cette personne étoit venue fort jeune à la Cour, Fille d'honneur d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII.

Ce Prince, dont les passions

(*) *Mlle. de la Fayette, Fille d'honneur d'Anne d'Autriche, Reine de France.*

étoient pleines d'innocence, en étoit devenu amoureux, & elle avoit répondu à ſa paſſion par une amitié fort tendre, & par une ſi grande fidélité pour la confiance dont il l'honoroit, qu'elle avoit été à l'épreuve de tous les avantages que le Cardinal de Richelieu lui avoit fait enviſager.

Comme ce Miniſtre vit qu'il ne la pouvoit gagner, il crut avec quelque apparence qu'elle étoit gouvernée par l'Evêque de Limoges ſon oncle, attaché à la Reine par Mde. de Senecay (*). Dans cette vue, il réſolut de la perdre, & de l'obliger à ſe retirer de la Cour; il gagna le premier Valet-de-Chambre du

(*) *Dame d'honneur d'Anne d'Autriche.*

Roi, qui avoit leur confiance entiere, & l'obligea à rapporter, de part & d'autre, des choses entiérement opposées à la vérité. Elle étoit jeune & sans expérience, & crut ce qu'on lui dit. Elle s'imagina qu'on l'alloit abandonner, & se jetta dans les Filles de Sainte Marie. Le Roi fit tous ses efforts pour l'en tirer; il lui montra clairement son erreur, & la fausseté de ce qu'elle avoit cru : mais elle résista à tout, & se fit Religieuse quand le temps le lui put permettre.

Le Roi conserva pour elle beaucoup d'amitié, & lui donna sa confiance : ainsi, quoique Religieuse, elle étoit très-considérée, & elle le méritoit. J'épou-

sai son frere quelques années avant sa profession ; & comme j'allois souvent dans son Cloître, j'y vis la jeune Princesse d'Angleterre, dont l'esprit & le mérite me charmerent. Cette connoissance me donna depuis l'honneur de sa familiarité ; en sorte que quand elle fut mariée, j'eus toutes les entrées particulieres chez elle ; & quoique je fusse plus âgée de dix ans qu'elle, elle me témoigna jusqu'à la mort beaucoup de bonté, & eut beaucoup d'égards pour moi.

Je n'avois aucune part à sa confidence sur de certaines affaires ; mais quand elles étoient passées, & presque rendues publiques, elle prenoit plaisir à me les raconter.

L'année 1664, le Comte de Guiche (*) fut exilé. Un jour qu'elle me faisoit le récit de quelques circonstances assez extraordinaires de sa passion pour elle: Ne trouvez-vous pas, me dit-elle, que si tout ce qui m'est arrivé, & les choses qui y ont relation, étoit écrit, cela composeroit une jolie Histoire? Vous écrivez bien, ajouta-t-elle; écrivez, je vous fournirai de bons mémoires.

J'entrai avec plaisir dans cette pensée, & nous fîmes ce plan de notre Histoire telle qu'on la trouvera ici.

Pendant quelque temps, lorsque je la trouvois seule, elle

(*) *Fils aîné du Maréchal de Grammont.*

me contoit des choſes particulieres que j'ignorois ; mais cette fantaiſie lui paſſa bientôt, & ce que j'avois commencé demeura quatre ou cinq années ſans qu'elle s'en ſouvînt.

En 1669, le Roi alla à Chambord. Elle étoit à Saint-Cloud, où elle faiſoit ſes couches de la Ducheſſe de Savoye, aujourd'hui régnante ; j'étois auprès d'elle, il y avoit peu de monde ; elle ſe ſouvint du projet de cette Hiſtoire, & me dit, qu'il falloit la reprendre. Elle me conta la ſuite des choſes qu'elle avoit commencé à me dire ; je me remis à les écrire ; je lui montrois le matin ce que j'avois fait ſur ce qu'elle m'avoit dit le ſoir. Elle en étoit très-contente : c'étoit

un ouvrage aſſez difficile que de tourner la vérité en de certains endroits d'une maniere qui la fît connoître, & qui ne fût pas néanmoins offenſante ni déſagréable à la Princeſſe. Elle badinoit avec moi ſur les endroits qui me donnoient le plus de peine, & elle prit tant de goût à ce que j'écrivois, que pendant un voyage de deux jours, que je fis à Paris, elle écrivit elle-même ce que j'ai marqué pour être de ſa main, & que j'ai encore.

Le Roi revint : elle quitta Saint-Cloud, & notre ouvrage fut abandonné. L'année ſuivante elle fut en Angleterre ; & peu de jours après ſon retour, cette Princeſſe étant à Saint-Cloud,

perdit la vie d'une maniere qui ſera toujours l'étonnement de ceux qui liront cette Hiſtoire. J'avois l'honneur d'être auprès d'elle, lorſque cet accident funeſte arriva; je ſentis tout ce que l'on peut ſentir de plus douloureux, en voyant expirer la plus aimable Princeſſe qui fut jamais, & qui m'avoit honorée de ſes bonnes graces. Cette perte eſt de celles dont on ne ſe conſole jamais, & qui laiſſent une amertume répandue dans tout le reſte de la vie.

La mort de cette Princeſſe ne me laiſſa ni le deſſein ni le goût de continuer cette Hiſtoire, & j'écrivis ſeulement les circonſtances de ſa mort dont je fus témoin.

HISTOIRE

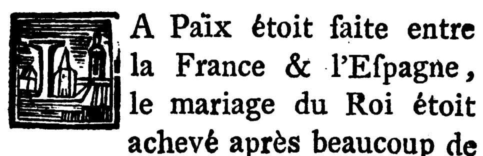


HISTOIRE DE MADAME HENRIETTE D'ANGLETERRE,

Premiere Femme de PHILIPPE DE FRANCE, *Duc d'Orléans.*



PREMIERE PARTIE.



LA Paix étoit faite entre la France & l'Espagne, le mariage du Roi étoit achevé après beaucoup de difficulté, & le Cardinal Mazarin, tout glorieux d'avoir donné la

Paix à la France, sembloit n'avoir plus qu'à jouir de cette grande fortune où son bonheur l'avoit élevé. Jamais Ministre n'avoit gouverné avec une puissance si absolue, & jamais Ministre ne s'étoit si bien servi de sa puissance pour l'établissement de sa grandeur.

La Reine-Mere, (*a*) pendant sa Régence, lui avoit laissé toute l'autorité royale, comme un fardeau trop pesant pour un naturel aussi paresseux que le sien. Le Roi, (*b*) à sa majorité, lui avoit trouvé cette autorité entre les mains, & n'avoit eu ni la force, ni peut-être même l'envie de la lui ôter. On lui représentoit les troubles que la mauvaise conduite de ce Cardinal avoit excités, comme un effet de la haine des

(*a*) *Anne d'Autriche.*
(*b*) *Louis XIV.*

Princes pour un Miniſtre qui avoit voulu donner des bornes à leur ambition ; on lui faiſoit conſidérer le Miniſtre comme un homme qui ſeul avoit tenu le Timon de l'Etat pendant l'orage qui l'avoit agité, & dont la bonne conduite en avoit peut-être empêché la perte.

Cette conſidération, jointe à une ſoumiſſion ſucée avec le lait, rendit le Cardinal plus abſolu ſur l'eſprit du Roi, qu'il ne l'avoit été ſur celui de la Reine. L'étoile qui lui donnoit une autorité ſi entiere, s'étendit même juſqu'à l'amour. Le Roi n'avoit pu porter ſon cœur hors de la famille de cet heureux Miniſtre : il l'avoit donné, dès ſa plus tendre jeuneſſe, à la troiſieme de ſes nieces, Mademoiſelle (*a*) de Mancini ; & s'il le retira quand il fut dans un âge

(*a*) *Depuis Madame de Soiſſons.*

plus avancé, ce ne fut que pour le donner entiérement à une quatrieme niece, qui portoit le même nom de (*a*) Mancini, à laquelle il se soumit si absolument, que l'on peut dire qu'elle fut la Maîtresse d'un Prince que nous avons vu depuis maître de sa maîtresse & de son amour.

Cette même étoile du Cardinal produisoit seule un effet si extraordinaire; elle avoit étouffé dans la France tous les restes de cabale & de dissention. La paix générale avoit fini toutes les guerres étrangeres : le Cardinal avoit satisfait en partie aux obligations qu'il avoit à la Reine, par le mariage du Roi qu'elle avoit si ardemment souhaité & qu'il avoit fait, bien qu'il le crût contraire à ses intérêts.

Ce mariage lui étoit même favorable; & l'esprit doux & paisible de

(*a*) *Depuis Madame Colonne.*

la Reine ne lui pouvoit laiſſer lieu de craindre qu'elle entreprît de lui ôter le gouvernement de l'Etat : enfin, on ne pouvoit ajouter à ſon bonheur que la durée ; mais ce fut ce qui lui manqua.

La mort interrompit une félicité ſi parfaite ; & peu de temps après que l'on fut de retour du voyage, où la paix & le mariage s'étoient achevés, il mourut au bois de Vincennes, avec une fermeté beaucoup plus Philoſophe que Chrétienne.

Il laiſſa par ſa mort un amas infini de richeſſes : il choiſit le fils du Maréchal de la Meilleraye (*a*) pour l'héritier de ſon nom & de ſes tréſors ; il lui fit épouſer Hortence (*b*), la plus belle de ſes nieces, & diſpoſa en ſa faveur de tous

(*a*) *Depuis Duc de Mazarin.*

(*b*) *Depuis Madame de Mazarin.*

les établiſſements qui dépendoient du Roi, de la même maniere qu'il diſpoſoit de ſon propre bien.

Le Roi en agréa néanmoins la diſpoſition, auſſi-bien que celle qu'il fit, en mourant, de toutes les charges & de tous les bénéfices qui étoient pour lors à donner. Enfin, après ſa mort, ſon ombre étoit encore la maîtreſſe de toutes choſes, & il paroiſſoit que le Roi ne penſoit à ſe conduire que par les ſentiments qu'il lui avoit inſpirés.

Cette mort donnoit de grandes eſpérances à ceux qui pouvoient prétendre au Miniſtere; ils croyoient, avec apparence, qu'un Roi qui venoit de ſe laiſſer gouverner entiérement, tant pour les choſes qui regardoient ſon Etat, que pour celles qui regardoient ſa perſonne, s'abandonneroit à la conduite d'un Miniſtre qui ne voudroit ſe mêler que

des affaires publiques, & qui ne prendroit point connoiſſance de ſes actions particulieres.

Il ne pouvoit tomber dans leur imagination, qu'un homme pût être ſi diſſemblable de lui-même, & qu'ayant toujours laiſſé l'autorité du Roi entre les mains de ſon premier Miniſtre, il voulût reprendre, à la fois, & l'autorité du Roi & les fonctions de premier Miniſtre.

Ainſi beaucoup de gens eſpéroient quelque part aux affaires; & beaucoup de Dames, par des raiſons à-peu-près ſemblables, eſpéroient beaucoup de part aux bonnes graces du Roi. Elles avoient vu qu'il avoit paſſionnément aimé Mademoiſelle Mancini, & qu'elle avoit paru avoir ſur lui le plus abſolu pouvoir qu'une Maîtreſſe ait jamais eu ſur le cœur d'un Amant; elles eſpéroient qu'ayant plus de charmes, elles auroient, pour

le moins, autant de crédit, & il y en avoit déja beaucoup qui prenoient pour modele de leur fortune, celui de la Duchesse de Beaufort (*a*).

Mais pour faire mieux comprendre l'état de la Cour, après la mort du Cardinal Mazarin, & la suite des choses dont nous avons à parler, il faut dépeindre en peu de mots les personnes de la maison Royale, les Ministres qui pouvoient prétendre au Gouvernement de l'Etat, & les Dames qui pouvoient aspirer aux bonnes graces du Roi.

PORTRAIT de la Reine-Mere, ANNE D'AUTRICHE.

La Reine-Mere, par son rang, te-

(*a*) *Gabrielle d'Estrées, Maîtresse de Henry IV.*

noit la premiere place dans la maison Royale ; & selon les apparences, elle devoit la tenir par son crédit : mais le même naturel qui lui avoit rendu l'autorité Royale un pesant fardeau, pendant qu'elle étoit toute entiere entre ses mains, l'empêchoit de songer à en reprendre une partie, lorsqu'elle n'y étoit plus. Son esprit avoit paru inquiet & porté aux affaires pendant la vie du Roi son mari ; mais dès qu'elle avoit été maîtresse & d'elle-même & du Royaume, elle n'avoit pensé qu'à mener une vie douce, à s'occuper à ses exercices de dévotion, & avoit témoigné une assez grande indifférence pour toutes choses. Elle étoit sensible néanmoins à l'amitié de ses enfants ; elle les avoit élevés auprès d'elle avec une tendresse qui lui donnoit quelque jalousie des personnes avec lesquelles ils cherchoient leur plai-

fir : ainsi elle étoit contente, pourvu qu'ils eussent de l'attention à la voir, & elle étoit incapable de se donner la peine de prendre sur eux une véritable autorité.

Portrait de Madame Thérese d'Autriche.

La jeune Reine étoit une personne de vingt-deux ans, bien faite de sa personne, & qu'on pouvoit appeller belle, quoiqu'elle ne fût pas agréable. Le peu de séjour qu'elle avoit fait en France, & les impressions qu'on en avoit données avant qu'elle y arrivât, étoient cause qu'on ne la connoissoit quasi pas, ou que du moins on croyoit ne la pas connoître, en la trouvant d'un esprit fort éloigné de ces desseins ambitieux dont on avoit tant par-

lé : on la voyoit toute occupée d'une violente passion pour le Roi, attachée dans tout le reste de ses actions à la Reine sa belle-mere, sans distinction de personnes, ni de divertissements, & sujette à beaucoup de chagrins à cause de l'extrême jalousie qu'elle avoit du Roi.

PORTRAIT de PHILIPPE DE FRANCE, Duc d'Orléans.

Monsieur, Frere unique du Roi, n'étoit pas moins attaché à la Reine sa mere : ses inclinations étoient aussi conformes aux occupations des femmes, que celles du Roi en étoient éloignées ; il étoit beau, bien fait, mais d'une beauté & d'une taille plus convenable à une Princesse qu'à un Prince : aussi avoit-il plus songé à faire admirer sa beauté

de tout le monde, qu'à s'en servir pour se faire aimer des femmes, quoiqu'il fût continuellement avec elles; son amour-propre sembloit ne le rendre capable que d'attachement pour lui-même.

Portrait de Madame de Thianges.

Madame de Thianges (*a*), fille aînée du Duc de Mortemar, avoit paru lui plaire plus que les autres; mais leur commerce étoit plutôt une confidence libertine, qu'une véritable galanterie : l'esprit du Prince étoit naturellement doux, bienfaisant & civil, capable d'être prévenu, & si susceptible d'impressions,

---

(*a*) *Mademoiselle de la Rochechouart, sœur aînée de Madame de Montespan.*

que les perſonnes qui l'approchoient pouvoient quaſi répondre de s'en rendre maîtres, en le prenant par ſon foible. La jalouſie dominoit en lui; mais cette jalouſie le faiſoit plus ſouffrir que perſonne, la douceur de ſon humeur le rendant incapable des actions violentes que la grandeur de ſon rang auroit pu lui permettre.

Il eſt aiſé de juger par ce que nous venons de dire, qu'il n'avoit nulle part aux affaires, puiſque ſa jeuneſſe, ſes inclinations, & la domination abſolue du Cardinal étoient autant d'obſtacles qui l'en éloignoient.

Portrait de Louis XIV, encore jeune.

Il ſemble qu'en voulant décrire la maiſon Royale, je devois com-

mencer par celui qui en est le Chef: mais on ne sauroit le dépeindre que par ses actions ; & celles que nous avons vues jusqu'au temps dont nous venons de parler, étoient si éloignées de celles que nous avons vues depuis, qu'elles ne pourroient guere servir à le faire connoître. On en pourra juger par ce que nous avons à dire ; on le trouvera sans doute un des plus grands Rois qui ayent jamais été, un des plus honnêtes hommes de son Royaume, & l'on pourroit dire le plus parfait, s'il n'étoit point si avare de l'esprit que le Ciel lui a donné, & qu'il voulût le laisser paroître tout entier, sans le renfermer si fort dans la majesté de son rang.

Voilà quelles étoient les personnes qui composoient la Maison Royale. Pour le Ministere, il étoit douteux entre Monsieur Fouquet, Sur-Inten-

dant des Finances, Monſieur le Tellier, Secretaire d'Etat, & Monſieur Colbert (1). Ce troiſieme avoit eu dans les derniers temps toute la confiance du Cardinal Mazarin : on ſavoit que le Roi n'agiſſoit encore que ſelon les ſentiments & les mémoires de ce Miniſtre, mais l'on ne ſavoit pas préciſément quels étoient les ſentiments & les mémoires qu'il avoit donnés à Sa Majeſté : on ne doutoit pas qu'il n'eût ruiné la Reine-Mere dans l'eſprit du Roi, auſſi-bien que beaucoup d'autres perſonnes; mais on ignoroit celles qu'il y avoit établies.

PORTRAIT de Monſieur FOUQUET.

Monſieur Fouquet, peu de temps avant la mort du Cardinal, avoit été

---

(1) *Depuis Contrôleur-Général des Finances.*

quaſi perdu auprès de lui, pour s'être brouillé avec Monſieur Colbert. Ce Sur-Intendant étoit un homme d'une étendue d'eſprit & d'une ambition ſans bornes, civil, obligeant pour tous les gens de qualité, & qui ſe ſervoit des finances pour les acquérir & pour les embarquer dans ſes intrigues, dont les deſſeins étoient infinis pour les affaires, auſſi-bien que pour la galanterie.

PORTRAIT de Monſieur LE TELLIER.

Monſieur le Tellier paroiſſoit plus ſage & plus modéré, attaché à ſes ſeuls intérêts, & à des intérêts ſolides, ſans être capable de s'éblouir du faſte & de l'éclat, comme Monſieur Fouquet.

PORTRAIT de Monſieur COLBERT.

Monſieur Colbert étoit peu connu,

par diverſes raiſons, & l'on ſavoit ſeulement qu'il avoit gagné la confiance du Cardinal par ſon habileté & ſon économie.

Le Roi n'appelloit au Conſeil que ces trois perſonnes, & l'on attendoit à voir qui l'emporteroit ſur les autres, ſachant bien qu'ils n'étoient pas unis; & que quand ils l'auroient été, il étoit poſſible qu'ils le demeuraſſent.

Il nous reſte à parler des Dames qui étoient alors le plus avant à la Cour, & qui pouvoient aſpirer aux bonnes graces du Roi.

PORTRAIT de la Comteſſe DE SOISSONS.

La Comteſſe de Soiſſons auroit pu y prétendre, par la grande habitude qu'elle avoit conſervée avec lui, & pour avoir été ſa premiere inclination. C'étoit une perſonne

qu'on ne pouvoit pas appeller belle, & qui néanmoins étoit capable de plaire. Son esprit n'avoit rien d'extraordinaire, ni de fort poli; mais il étoit naturel & agréable avec les personnes qu'elle connoissoit. La grande fortune de son Oncle l'autorisoit à n'avoir pas besoin de se contraindre. Cette liberté qu'elle avoit prise, jointe à un esprit vif & à un naturel ardent, l'avoit rendue si attachée à ses propres volontés, qu'elle étoit incapable de s'assujettir qu'à ce qui lui étoit agréable. Elle avoit naturellement de l'ambition; & dans le temps où le Roi l'avoit aimée, le Trône ne lui avoit point paru trop au-dessus d'elle, pour n'oser y aspirer. Son Oncle, qui l'aimoit fort, n'avoit pas été éloigné du dessein de l'y faire monter; mais tous les faiseurs d'horoscope l'avoient tellement assuré qu'elle

ne pourroit y parvenir, qu'il en avoit perdu la penſée, & l'avoit mariée au Comte de Soiſſons. Elle avoit pourtant toujours conſervé quelque crédit auprès du Roi, & une certaine liberté de lui parler plus hardiment que les autres; ce qui faiſoit ſoupçonner aſſez ſouvent que dans certains moments, la galanterie trouvoit encore place dans leur converſation.

Cependant il paroiſſoit impoſſible que le Roi lui redonnât ſon cœur; ce Prince étoit plus ſenſible en quelque maniere à l'attachement qu'on avoit pour lui, qu'à l'agrément & au mérite des perſonnes. Il avoit aimé la Comteſſe de Soiſſons avant qu'elle fût mariée; il avoit ceſſé de l'aimer, par l'opinion qu'il avoit que Villequier (*a*) ne lui étoit pas dé-

(*a*) *Depuis Duc d'Aumont.*

ſagréable. Peut-être l'avoit-il cru ſans fondement, & il y a même aſſez d'apparence qu'il ſe trompoit, puiſqu'étant ſi peu capable de ſe contraindre, ſi elle l'eût aimé, elle l'eût bientôt fait paroître. Mais enfin, puiſqu'il l'avoit quittée ſur le ſimple ſoupçon qu'un autre en étoit aimé, il n'avoit garde de retourner à elle, lorſqu'il croyoit avoir une certitude entiere qu'elle aimoit le Marquis de Vardes (*a*).

Mademoiſelle Mancini étoit encore à la Cour, quand ſon Oncle mourut. Pendant ſa vie, il avoit conclu ſon mariage avec le Connétable Colonne; & l'on n'attendoit plus que celui qui devoit l'épouſer au nom de ce Connétable, pour la faire partir de France. Il étoit difficile de dé-

---

(*a*) *Dubec Crepin, Marquis de Vardes, Capitaine des Cent-Suiſſes.*

mêler quels étoient ses sentiments pour le Roi, & quels sentiments le Roi avoit pour elle. Il l'avoit passionnément aimée, comme nous avons déja dit: & pour faire comprendre jusqu'où cette passion l'avoit mené, nous dirons en peu de mots ce qui s'étoit passé à la mort du Cardinal.

Cet attachement avoit commencé pendant le voyage de Calais, & la reconnoissance l'avoit fait naître plutôt que la beauté. Mademoiselle de Mancini n'en avoit aucune; il n'y avoit nul charme dans sa personne, & très-peu dans son esprit, quoiqu'elle en eût infiniment. Elle l'avoit hardi, résolu, emporté: libertin, & éloigné de toute sorte de civilité & de politesse.

Pendant une dangereuse maladie (*a*) que le Roi avoit eue à Calais,

(*a*) *La petite-Vérole.*

elle avoit témoigné une affliction si violente de son mal, & l'avoit si peu cachée, que, lorsqu'il commença à se mieux porter, tout le monde lui parla de la douleur de Mademoiselle de Mancini; peut-être dans la suite lui en parla-t-elle elle-même. Enfin, elle lui fit paroître tant de passion, & rompit si entiérement toutes les contraintes où la Reine-Mere & le Cardinal la tenoient, que l'on peut dire qu'elle contraignit le Roi à l'aimer.

Le Cardinal ne s'opposa pas d'abord à cette passion; il crut qu'elle ne pouvoit être que conforme à ses intérêts: mais comme il vit dans la suite que sa niece ne lui rendoit aucun compte de ses conversations avec le Roi, & qu'elle prenoit sur son esprit tout le crédit qui lui étoit possible, il commença à craindre qu'elle n'y en prît trop, & voulut

apporter quelque diminution à cet attachement. Il vit bientôt qu'il s'en étoit avisé trop tard : le Roi étoit entiérement abandonné à sa passion ; & l'opposition qu'il fit paroître, ne servit qu'à aigrir contre lui l'esprit de sa niece, & à la porter à lui rendre toute sorte de mauvais services.

Elle n'en rendit pas moins à la Reine dans l'esprit du Roi, soit en lui décriant sa conduite pendant la Régence, ou en lui apprenant tout ce que la médisance avoit inventé contre elle ; enfin, elle éloignoit si bien de l'esprit du Roi tous ceux qui pouvoient lui nuire, & s'en rendit maîtresse si absolue, que pendant le temps que l'on commençoit à traiter la paix & le mariage, il demanda au Cardinal la permission de l'épouser, & témoigna ensuite, par toutes ses actions, qu'il le souhaitoit.

Le Cardinal, qui savoit que la

Reine ne pourroit entendre ſans horreur la propoſition de ce mariage, & que l'exécution en eût été très-haſardeuſe pour lui, ſe voulut faire un mérite envers la Reine & envers l'État, d'une choſe qu'il croyoit contraire à ſes propres intérêts.

Il déclara au Roi qu'il ne conſentiroit jamais à lui laiſſer faire un alliance ſi diſproportionnée; & que, s'il la faiſoit de ſon autorité abſoluë, il lui demanderoit à l'heure même la permiſſion de ſe retirer hors de France.

La réſiſtance du Cardinal étonna le Roi, & lui fit peut-être faire des réflexions qui ralentirent la violence de ſon amour: l'on continua de traiter la paix & le mariage; & le Cardinal, avant que de partir pour aller régler les articles de l'un & de l'autre, ne voulut pas laiſſer

ſa

ſa niece à la Cour : il réſolut de l'envoyer à Broüage. Le Roi en fut auſſi affligé que le peut être un Amant à qui l'on ôte ſa Maîtreſſe ; mais Mademoiſelle Mancini, qui ne ſe contentoit pas des mouvements de ſon cœur, & qui auroit voulu qu'il eût témoigné ſon amour par des actions d'autorité, lui reprocha, en lui voyant répandre des larmes lorſqu'elle monta en carroſſe, qu'il pleuroit & qu'il étoit le maître. Ces reproches ne l'obligerent pas à le vouloir être ; il la laiſſa partir, quelque affligé qu'il fût, lui promettant néanmoins qu'il ne conſentiroit jamais au mariage d'Eſpagne, & qu'il n'abandonneroit pas le deſſein de l'épouſer.

Toute la Cour partit quelque temps après pour aller à Bourdeaux, afin d'être plûs près du lieu où l'on traitoit la paix.

Le Roi vit Mademoiselle Mancini à Saint-Jean d'Angeli; il en parut plus amoureux que jamais dans le peu de moments qu'il eut à être avec elle, & lui promit toujours la même fidélité. Le temps, l'absence & la raison, le firent enfin manquer à sa promesse : & quand le Traité fut achevé, il l'alla signer à l'Isle de la Conférence, & prendre l'Infante d'Espagne des mains du Roi son pere, pour la faire Reine de France dès le lendemain.

La Cour revint ensuite à Paris. Le Cardinal, qui ne craignoit plus rien, y fit aussi revenir ses nieces.

Mademoiselle Mancini étoit outrée de rage & de désespoir; elle trouvoit qu'elle avoit perdu en même-temps un Amant fort aimable, & la plus belle Couronne de l'univers : un esprit plus modéré que

le ſien, auroit eu de la peine à ne pas s'emporter dans une ſemblable occaſion; auſſi s'étoit-elle abandonnée à la rage & à la colere.

Le Roi n'avoit plus la même paſſion pour elle; la poſſeſſion d'une Princeſſe belle & jeune, comme la Reine ſa femme, l'occupoit agréablement: néanmoins, comme l'attachement d'une femme eſt rarement un obſtacle à l'amour qu'on a pour une maîtreſſe, le Roi ſeroit peut-être revenu à Mademoiſelle Mancini, s'il n'eût connu qu'entre tous les partis qui ſe préſentoient alors pour l'épouſer, elle ſouhaitoit ardemment le Duc Charles, neveu du Duc de Lorraine, & s'il n'avoit été perſuadé que ce Prince avoit ſu toucher ſon cœur.

Le mariage ne s'en put faire, par pluſieurs raiſons: le Cardinal conclut celui du Connétable Colonne;

& mourut, comme nous avons dit, avant qu'il fût achevé.

Mademoiſelle Mancini avoit une ſi horrible répugnance pour ce mariage, que, voulant l'éviter, ſi elle eût vu quelque apparence de regagner le cœur du Roi, malgré tout ſon dépit, elle y auroit travaillé de toute ſa puiſſance.

Le Public ignoroit le ſecret dépit qu'avoit eu le Roi, du penchant qu'elle avoit témoigné pour le mariage du neveu du Duc de Lorraine; & comme on le voyoit ſouvent aller au Palais Mazarin, où elle logeoit avec Madame Mazarin ſa ſœur, on ne ſavoit ſi le Roi y étoit conduit par les reſtes de ſon ancienne flamme, ou par les étincelles d'une nouvelle, que les yeux de Madame Mazarin étoient bien capables d'allumer.

PORTRAIT de Me. MAZARIN.

C'étoit, comme nous avons dit, non-ſeulement la plus belle des nieces du Cardinal, mais auſſi une des plus parfaites Beautés de la Cour. Il ne lui manquoit que de l'eſprit, pour être accomplie, & pour lui donner la vivacité qu'elle n'avoit pas ; ce défaut même n'en étoit pas un pour tout le monde, & beaucoup de gens trouvoient ſon air languiſſant & ſa négligence capables de ſe faire aimer.

Ainſi les opinions ſe portoient aiſément à croire que le Roi lui en vouloit, & que l'aſcendant du Cardinal garderoit encore ſon cœur dans ſa famille. Il eſt vrai que cette opinion n'étoit pas ſans fondement; l'habitude que le Roi avoit priſe avec les nieces du Cardinal,

lui donnoit plus de diſpoſition à leur parler, qu'à toutes les autres femmes; & la beauté de Madame Mazarin, jointe à l'avantage que donne un mari qui n'eſt guere aimable, à un Roi qui l'eſt beaucoup, l'eût aiſément portée à l'aimer, ſi Monſieur de Mazarin n'avoit eu ce même ſoin, que nous lui avons vu depuis, d'éloigner ſa femme des lieux où étoit le Roi.

Il y avoit encore à la Cour un grand nombre de belles Dames, ſur qui le Roi auroit pu jetter les yeux.

Portrait de Madame d'Armagnac.

Madame d'Armagnac, fille du Maréchal de Villeroi, étoit d'une beauté à attirer ceux de tout le monde. Peudant qu'elle étoit fille, elle avoit

donné beaucoup d'eſpérance à tous ceux qui l'avoient aimée, qu'elle ſouffriroit aiſément de l'être lorſque le mariage l'auroit miſe dans une condition plus libre. Cependant, ſi-tôt qu'elle eut épouſé Monſieur d'Armagnac, ſoit qu'elle eût de la paſſion pour lui, ou que l'âge l'eût rendue plus circonſpecte, elle s'étoit entiérement retirée dans ſa famille.

La ſeconde fille du Duc de Mortemar, (*a*) qu'on appelloit Mademoiſelle de Tonnay-Charente, étoit encore une beauté très-achevée, quoiqu'elle ne fût pas parfaitement agréable. Elle avoit beaucoup d'eſprit, & une ſorte d'eſprit plaiſant & naturel, comme tous ceux de ſa Maiſon.

Le reſte des belles perſonnes qui

(*a*) *Madame de Monteſpan.*

étoient à la Cour, ont trop peu de part à ce que nous avons à dire, pour m'obliger d'en parler ; & nous ferons seulement mention de celles qui s'y trouveront mêlées, selon que la suite nous y engagera.

Fin de la premiere Partie.



SECONDE PARTIE.

LA Cour étoit revenue à Paris auſſi-tôt après la mort du Cardinal. Le Roi s'appliquoit à prendre une connoiſſance exacte des affaires : il donnoit à cette occupation la plus grande partie de ſon temps, & partageoit le reſte avec la Reine ſa femme.

Celui qui devoit épouſer Mademoiſelle Mancini, au nom du Connétable Colonne, arriva à Paris, & elle eut la douleur de ſe voir chaſſée de France, par le Roi ; ce fut à la vérité avec tous les honneurs imaginables. Le Roi la traita dans ſon mariage, & dans tout le reſte, comme ſi ſon Oncle eût encore vécu ; mais enfin, on la maria, & on la fit partir avec aſſez de précipitation.

Elle foutint fa douleur avec beaucoup de conftance, & même avec affez de fierté; mais au premier lieu où elle coucha en fortant de Paris, elle fe trouva fi preffée de fa douleur, & fi accablée de l'extrême violence qu'elle s'étoit faite, qu'elle penfa y demeurer : enfin, elle continua fon chemin, & s'en alla en Italie, avec la confolation de n'être plus fujette d'un Roi, dont elle avoit cru devoir être la femme.

La premiere chofe confidérable qui fe fit après la mort du Cardinal, ce fut le mariage de Monfieur avec la Princeffe d'Angleterre. Il avoit été réfolu par le Cardinal; & quoique cette alliance femblât contraire à toutes les regles de la politique, il avoit cru qu'on devoit être fi affuré de la douceur du naturel de Monfieur, & de fon attachement pour le Roi, qu'on ne de-

voit point craindre de lui donner un Roi d'Angleterre, pour beau-frere.

L'Hiſtoire de notre ſiecle eſt ſi remplie des grandes révolutions de ce Royaume, & le malheur qui fit perdre la vie au meilleur (*a*) Roi du monde ſur un échafaud par les mains de ſes ſujets, & qui contraignit la Reine ſa femme à venir chercher un aſyle dans le Royaume de ſes peres, eſt un exemple de l'inconſtance de la Fortune, qui eſt ſu de toute la terre.

Portrait de Madame.

Le changement funeſte de cette Maiſon Royale, fut favorable en quel-

---

(*a*) *Charles I, qui eut la tête tranchée à Londres le 9 Février* 1649.

que chose à la Princesse d'Angleterre. Elle étoit encore entre les bras de sa nourrice, & fut la seule de tous les enfants de la Reine sa (*a*) mere, qui se trouva auprès d'elle pendant sa disgrace. Cette Reine s'appliquoit toute entiere au soin de son éducation; & le malheur de ses affaires la faisant plutôt vivre en personne privée qu'en Souveraine, cette jeune Princesse prit toutes les lumieres, toute la civilité, & toute l'humanité des conditions ordinaires, & conserva dans son cœur & dans sa personne, toutes les grandeurs de sa naissance Royale.

Aussi-tôt que cette Princesse commença à sortir de l'enfance, on lui trouva un agrément extraordinaire. La Reine-Mere témoigna beaucoup d'inclination pour elle; & com-

---

(*a*) *Henriette de France, fille de Henri IV.*

me il n'y avoit alors nulle apparence que le Roi pût épouser l'Infante sa niece, elle parut souhaiter qu'il épousât cette Princesse. Le Roi, au contraire, témoigna de l'aversion pour ce mariage, & même pour sa personne : il la trouvoit trop jeune pour lui, & il avouoit enfin, qu'elle ne lui plaisoit pas, quoiqu'il n'en pût dire la raison : aussi eût-il été difficile d'en trouver; c'étoit principalement ce que la Princesse d'Angleterre possédoit au souverain degré, que le don de plaire & ce qu'on appelle graces : les charmes étoient répandus en toute sa personne, dans ses actions & dans son esprit; & jamais Princesse n'a été si également capable de se faire aimer des hommes, & adorer des femmes.

En croissant, sa beauté augmenta aussi; en sorte que, quand le ma-

riage du Roi fut achevé, celui de Monsieur & d'elle fut résolu. Il n'y avoit rien à la Cour qu'on pût lui comparer. . .

En ce même temps, le Roi (*a*) son frere fut rétabli sur le Trône, par une révolution presque aussi prompte que celle qui l'en avoit chassé. Sa mere voulut aller jouir du plaisir de le voir paisible possesseur de son Royaume; & avant que d'achever le mariage de la Princesse sa fille, elle la mena avec elle en Angleterre. Ce fut dans ce voyage que la Princesse commença à reconnoître la puissance de ses charmes; le Duc de Bouckingam (*b*), fils de celui qui fut décapité, jeune & bien fait, étoit alors fortement attaché à la Prin-

(*a*) *Qui fut rétabli en 1660. Charles II.*

(*b*) *Il ne fut pas décapité, mais il fut assassiné par Felton.*

cesse Royale (*a*) sa sœur, qui étoit à Londres. Quelque grand que fût cet attachement, il ne put tenir contre la Princesse d'Angleterre, & ce Duc devint si passionnément amoureux d'elle, qu'on peut dire qu'il en perdit la raison.

La Reine d'Angleterre étoit tous les jours pressée par des lettres de Monsieur, de s'en retourner en France, pour achever son mariage, qu'il témoignoit souhaiter avec impatience : ainsi elle fut obligée de partir, quoique la saison fût fort rude & fort fâcheuse.

Le Roi son fils l'accompagna jusqu'à une journée de Londres. Le Duc de Bouckingam la suivit comme tout le reste de la Cour ; mais au-lieu de s'en retourner de même, il ne put se résoudre à abandonner la

(*a*) *Depuis femme de l'Electeur Palatin.*

Princesse d'Angleterre, & demanda au Roi permission de passer en France ; de sorte que, sans équipage & sans toutes les choses nécessaires pour un pareil voyage, il s'embarqua à Portsmouth avec la Reine.

Le vent fut favorable le premier jour ; mais le lendemain, il fut si contraire, que le vaisseau de la Reine se trouva ensablé, & en grand danger de périr : l'épouvante fut grande dans tout le navire ; & le Duc de Bouckingam, qui craignoit pour plus d'une vie, parut dans un désespoir inconcevable.

Enfin, on tira le vaisseau du péril où il étoit ; mais il fallut relâcher au port.

Madame la Princesse d'Angleterre fut attaquée d'une fievre très-violente. Elle eut pourtant le courage de vouloir se rembarquer dès que le vent fut favorable : mais sitôt qu'elle

fut dans le vaiſſeau, la rougeolle ſortit; de ſorte qu'on ne put abandonner la terre, & qu'on ne put auſſi ſonger à débarquer, de peur de haſarder ſa vie par cette agitation.

Sa maladie fut très-dangereuſe. Le Duc de Bouckingam parut comme un fou & un déſeſpéré, dans les moments où il la crut en péril. Enfin, lorſqu'elle ſe porta aſſez bien pour ſouffrir la mer, & pour aborder au Havre, il eut des jalouſies ſi extravagantes des ſoins que l'Amiral d'Angleterre prenoit pour cette Princeſſe, qu'il le querella ſans aucune ſorte de raiſon; & la Reine, craignant qu'il n'en arrivât du déſordre, ordonna au Duc de Bouckingam de s'en aller à Paris, pendant qu'elle ſéjourneroit quelque temps au Havre, pour laiſſer reprendre des forces à la Princeſſe ſa fille.

Lorſqu'elle fut entiérement réta-

blie, elle revint à Paris. Monsieur alla au-devant d'elle, avec tous les empressements imaginables, & continua jusqu'à son mariage à lui rendre des devoirs, auxquels il ne manquoit que de l'amour; mais le miracle d'enflammer le cœur de ce Prince, n'étoit réservé à aucune femme du monde.

Portrait du Comte de Guiches.

Le Comte de Guiches étoit, en ce temps-là, son favori. C'étoit le jeune homme de la Cour le plus beau & le mieux fait, aimable de sa personne, galant, hardi, brave, rempli de grandeur & d'élévation: la vanité que tant de bonnes qualités lui donnoient, & un air méprisant répandu dans toutes ses actions, ter-

niſſoient un peu tout ce mérite ; mais il faut pourtant avouer qu'aucun homme de la Cour n'en avoit autant que lui. Monſieur l'avoit fort aimé, dès l'enfance, & avoit toujours conſervé avec lui un grand commerce, & auſſi étroit qu'il y en peut avoir entre de jeunes gens.

Le Comte étoit alors amoureux de Madame de Chalais, fille du Duc de Marmoutiers. Elle étoit très-aimable, ſans être fort belle. Il la cherchoit par-tout ; il la ſuivoit en tous lieux : enfin, c'étoit une paſſion ſi publique & ſi déclarée, qu'on doutoit qu'elle fût approuvée de celle qui la cauſoit ; & l'on s'imaginoit que s'il y avoit eu quelque intelligence entr'eux, elle lui auroit fait prendre des chemins plus cachés. Cependant il eſt certain que s'il n'en étoit pas tout-à-fait aimé, il n'en étoit pas haï, & qu'elle voyoit ſon

amour ſans colere. Le Duc de Bouckingam fut le premier qui ſe douta qu'elle n'avoit pas aſſez de charmes, pour retenir un homme qui ſeroit tous les jours expoſé à ceux de Madame la Princeſſe d'Angleterre. Un ſoir qu'il étoit venu chez elle, Madame de Chalais y vint auſſi. La Princeſſe lui dit en Anglois, que c'étoit la Maîtreſſe du Comte de Guiches, & lui demanda s'il ne la trouvoit pas fort aimable. Non, lui répondit-il: je ne trouve pas qu'elle le ſoit aſſez pour lui, qui me paroît, malgré que j'en aye, le plus honnête homme de toute la Cour; & je ſouhaite, Madame, que tout le monde ne ſoit pas de mon avis. La Princeſſe ne fit pas attention à ce diſcours, & le regarda comme un effet de la paſſion de ce Duc, dont il lui donnoit tous les jours quelque preuve, & qu'il ne laiſſoit

que trop voir à tout le monde.

Monſieur s'en apperçut bientôt; & ce fut en cette occaſion que Madame la Princeſſe d'Agleterre découvrit, pour la premiere fois, cette jalouſie naturelle, dont il lui donna depuis tant de marques. Elle vit donc ſon chagrin; & comme elle ne ſe ſoucioit pas du Duc de Bouckingam, qui, quoique fort aimable, a eu ſouvent le malheur de n'être pas aimé, elle en parla à la Reine ſa mere, qui prit ſoin de remettre l'eſprit de Monſieur, & de lui faire concevoir que la paſſion du Duc étoit regardée comme une choſe ridicule.

Cela ne déplut point à Monſieur; mais il n'en fut pas entiérement ſatisfait: il s'en ouvrit à la Reine (*a*) ſa mere, qui eut de l'indulgence pour la paſſion du Duc, en faveur de celle

(*a*) *Anne d'Autriche.*

que ſon pere lui avoit autreſois témoignée. Elle ne voulut pas qu'on fît de bruit ; mais elle fut d'avis qu'on lui fît entendre, lorſqu'il auroit fait encore quelque ſéjour en France, que ſon retour étoit néceſſaire en Angleterre : ce qui fut exécuté dans la ſuite.

Enfin, le mariage (*a*) de Monſieur s'acheva, & fut fait en Carême, ſans cérémonie, dans la Chapelle du Palais. Toute la Cour rendit ſes devoirs à Madame la Princeſſe d'Angleterre, que nous appellerons dorénavant Madame.

Il n'y eut perſonne qui ne fût ſurpris de ſon agrément, de ſa civilité, & de ſon eſprit : comme la Reine-Mere la tenoit fort près de ſa perſonne, on ne la voyoit jamais que chez elle, où elle ne parloit quaſi

(*a*) *Mariage de Monſieur.*

point. Ce fut une nouvelle découverte, de lui trouver l'esprit aussi aimable que tout le reste ; on ne parloit que d'elle, & tout le monde s'empressoit à lui donner des louanges.

Quelque temps après son mariage, elle vint loger chez Monsieur, aux Tuileries : le Roi & la Reine allerent Fontainebleau. Monsieur & Madame demeurerent encore quelque temps à Paris : ce fut alors que toute la France se trouva chez elle ; tous les hommes ne pensoient qu'à lui faire leur cour, & toutes les femmes qu'à lui plaire.

Madame de Valentinois, (*a*) sœur du Comte de Guiches, que Monsieur aimoit fort, à cause de son frere & à cause d'elle-même, (car il avoit pour elle toute l'inclination dont il étoit

---

(*a*) *Depuis Madame de Monaco.*

capable,) fut une de celles qu'elle choiſit pour être dans ſes plaiſirs. Meſdemoiſelles de Crequi & de Châtillon (*a*), & Mademoiſelle de Tonnay-Charente (*b*) avoient l'honneur de la voir ſouvent, auſſi-bien que d'autres perſonnes, à qui elle avoit témoigné de la bonté avant qu'elle fût mariée.

Mademoiſelle de la Trimouille & Madame de la Fayette étoient de ce nombre; La premiere lui plaiſoit par ſa bonté, & par une certaine ingénuité à conter tout ce qu'elle avoit dans le cœur, qui reſſentoit la ſimplicité des premiers ſiecles : l'autre lui avoit été agréable, par ſon bonheur; car bien qu'on lui trouvât du mérite, c'étoit une ſorte de mérite

(*a*) *Depuis Ducheſſe de Mekelbourg.*
(*b*) *Depuis Madame de Monteſpan.*

rite si sérieux en apparence, qu'il ne sembloit pas qu'il dût plaire à une Princesse aussi jeune que Madame. Cependant elle lui avoit été agréable ; & elle avoit été si touchée du mérite & de l'esprit de Madame, qu'elle lui dut plaire dans la suite, par l'attachement qu'elle eut pour elle.

Toutes ces personnes passoient les après-dînées chez Madame. Elles avoient l'honneur de la suivre au Cours ; au retour de la promenade, on soupoit chez Monsieur ; après le souper, tous les hommes de la Cour s'y rendoient, & on passoit le soir parmi les plaisirs de la Comédie, du jeu & des violons. Enfin, on s'y divertissoit avec tout l'agrément imaginable, & sans aucun mélange de chagrin. Mademoiselle de Chalais, y venoit assez souvent ; le Comte de Guiches ne manquoit pas de s'y ren-

dre : la familiarité qu'il avoit chez Monſieur, lui donnoit l'entrée chez ce Prince aux heures les plus particulieres. Il voyoit Madame à tous moments, avec tous ſes charmes. Monſieur prenoit même le ſoin de les lui faire admirer : enfin, il l'expoſoit à un péril qu'il étoit preſque impoſſible d'éviter.

Apres quelque ſéjour à Paris, Monſieur & Madame s'en allerent à Fontainebleau. Madame y porta la joie & les plaiſirs. Le Roi connut, en la voyant de plus près, combien il avoit été injuſte, en ne la trouvant pas la plus belle perſonne du monde. Il s'attacha fort à elle, & lui témoigna une complaiſance extrême. Elle diſpoſoit de toutes les parties de divertiſſement ; elles ſe faiſoient toutes pour elle, & il paroiſſoit que le Roi n'y avoit de plaiſir que par celui qu'elle en recevoit.

C'étoit dans le milieu de l'été; Madame s'alloit baigner tous les jours : elle partoit en carroſſe à cauſe de la chaleur, & revenoit à cheval, ſuivie de toutes les Dames habillées galamment, avec mille plumes ſur leur tête, accompagnées du Roi, & de la jeuneſſe de la Cour : après ſouper, on montoit dans des calêches ; & au bruit des violons, on s'alloit promener une partie de la nuit autour du canal.

L'attachement que le Roi avoit pour Madame, commença bientôt à faire du bruit, & à être interprété diverſement. La Reine Mere en eut d'abord beaucoup de chagrin; il lui parut que Madame lui ôtoit abſolument le Roi, & qu'il lui donnoit toutes les heures qui avoient accoutumé d'être pour elle. La grande jeuneſſe de Madame lui perſuada qu'il feroit facile d'y remédier; &

que lui faisant parler par l'Abbé de Montaigu, & par quelques personnes qui devoient avoir quelque crédit sur son esprit, elle l'obligeroit à se tenir plus attachée à sa personne, & de n'attirer pas le Roi, dans des divertissements qui en étoient éloignés.

Madame étoit lasse de l'ennui, & de la contrainte qu'elle avoit essuyée auprès de la Reine sa mere. Elle crut que la Reine sa belle-mere vouloit prendre sur elle une pareille autorité; elle fut occupée de la joie d'avoir ramené le Roi à elle, & de savoir par lui-même que la Reine-Mere tâchoit de l'en éloigner. Toutes ces choses la détournerent tellement des mesures qu'on vouloit lui faire prendre, que même elle n'en garda plus aucune. Elle se lia d'une maniere étroite avec la Comtesse de Soissons, qui étoit alors l'objet de

la jalouſie de la Reine, & de l'averſion de la Reine-Mere, & ne penſa plus qu'à plaire au Roi comme belle-ſœur : je crois qu'elle lui plut d'une autre maniere ; je crois auſſi qu'elle penſa qu'il ne lui plaiſoit que comme un beau-frere, quoiqu'il lui plût peut-être davantage : mais enfin, comme ils étoient tous deux infiniment aimables, & tous deux nés avec des diſpoſitions galantes, qu'ils ſe voyoient tous les jours, au milieu des plaiſirs & des divertiſſements, il parut aux yeux de tout le monde, qu'ils avoient l'un pour l'autre cet agrément, qui précede d'ordinaire les grandes paſſions.

Cela fit bientôt beaucoup de bruit à la Cour : la Reine-Mere fut ravie de trouver un prétexte ſi ſpécieux de bienſéance & de dévotion, pour s'oppoſer à l'attachement que le Roi avoit pour Madame ; elle n'eut

pas de peine à faire entrer Monsieur dans ses sentiments ; il étoit jaloux par lui-même, & il le devenoit encore davantage par l'humeur de Madame, qu'il ne trouvoit pas aussi éloignée de la galanterie qu'il l'auroit souhaité.

L'aigreur s'augmentoit tous les jours entre la Reine-Mere & elle : le Roi donnoit toutes les espérances à Madame ; mais il se ménageoit néanmoins avec la Reine-Mere : en sorte que lorsqu'elle redisoit à Monsieur ce que le Roi lui avoit dit, Monsieur trouvoit assez de matiere pour vouloir persuader à Madame, que le Roi n'avoit pas pour elle autant de considération qu'il lui en témoignoit; tout cela faisoit un cercle de redites & de démêlés, qui ne donnoit pas un moment de repos ni aux uns, ni aux autres. Cependant le Roi & Madame, sans

s'expliquer entr'eux de ce qu'ils ſentoient l'un pour l'autre, continuerent de vivre d'une maniere qui ne laiſſoit douter à perſonne, qu'il n'y eût entr'eux plus que de l'amitié.

Le bruit s'en augmenta fort; & la Reine-Mere & Monſieur en parlerent ſi fortement au Roi, & à Madame, qu'ils commencerent à ouvrir les yeux, & à faire peut-être des réflexions qu'ils n'avoient point encore faites: enfin, ils réſolurent de faire ceſſer ce grand bruit; & par quelque motif que ce pût être, ils convinrent entr'eux que le Roi feroit l'amoureux de quelque perſonne de la Cour. Ils jetterent les yeux ſur celles qui paroiſſoient les plus propres à ce deſſein, & choiſirent entr'autres Mademoiſelle de Pon (*a*), parente du Maréchal d'Al-

(*a*) *Depuis Madame d'Hudicour.*

bret, & qui, pour être nouvellement venue de Province, n'avoit pas toute l'habileté imaginable : ils jetterent aussi les yeux sur Chimerault, (*a*) une des filles de la Reine, fort coquette, & sur la Valiere, qui étoit une fille de Madame, fort jolie, fort douce, & fort naïve : la fortune de cette fille étoit médiocre ; sa Mere s'étoit remariée à St. Remi, premier Maître-d'Hôtel de Monsieur le Duc d'Orléans ; ainsi elle avoit presque toujours été à Orléans ou à Blois. Elle se trouvoit très-heureuse d'être auprès de Madame ; tout le monde la trouvoit jolie ; plusieurs jeunes gens avoient pensé à s'en faire aimer : le Comte de Guiches s'y étoit attaché plus que les autres ; il y paroissoit encore tout occupé, lorsque le Roi la choisit pour

(*a*) *Depuis Madame de la Basiniere.*

une de celles dont il vouloit éblouir le Public. De concert avec Madame, il commença non-ſeulement à faire l'amoureux d'une des trois qu'ils avoient choiſies, mais de toutes les trois enſemble. Il ne fut pas long-temps ſans prendre parti; ſon cœur ſe détermina en faveur de la Valiere; & quoiqu'il ne laiſſât pas de dire des douceurs aux autres, & d'avoir même un commerce aſſez reglé avec Chimerault, la Valiere eut tous ſes ſoins & toutes ſes aſſiduités.

Le Comte de Guiches, qui n'étoit plus aſſez amoureux pour s'opiniâtrer contre un rival ſi redoutable, l'abandonna & ſe brouilla avec elle, en lui diſant des choſes aſſez déſagréables.

Madame vit avec quelque chagrin que le Roi s'attachoit véritablement à la Valiere : ce n'eſt peut-

être pas qu'elle en eût, ce qu'on pourroit appeller de la jalousie ; mais elle eût été bien-aise qu'il n'eût pas eu de véritable passion, & qu'il eût conservé pour elle une sorte d'attachement, qui, sans avoir la violence de l'amour, en eût eu la complaisance & l'agrément.

Long-temps avant qu'elle fût mariée, on avoit prédit que le Comte de Guiches seroit amoureux d'elle ; & sitôt qu'il eut quitté la Valiere, on commença à dire qu'il aimoit Madame, & peut-être même qu'on le dit avant qu'il en eût la pensée : mais ce bruit ne fut pas désagréable à sa vanité. Et comme son inclination s'y trouva peut-être disposée, il ne prit pas de grands soins pour s'empêcher de devenir amoureux, ni pour empêcher qu'on ne le soupçonnât de l'être. L'on répétoit alors à Fontainebleau un bal-

let, que le Roi & Madame danſerent, & qui fut le plus agréable qui ait jamais été, ſoit par le lieu où il ſe danſoit, qui étoit le bord de l'étang, où par l'invention qu'on avoit trouvée, de faire venir du bout d'une allée le théâtre tout entier, chargée d'une infinité de perſonnes, qui s'approchoient inſenſiblement, & qui faiſoient une entrée, en danſant devant le théâtre.

Pendant la répétition de ce ballet, le Comte de Guiches étoit très-ſouvent avec Madame, parce qu'il danſoit dans la même entrée : il n'oſoit encore lui rien dire de ſes ſentiments; mais par une certaine familiarité qu'il avoit acquiſe auprès d'elle, il prenoit la liberté de lui demander des nouvelles de ſon cœur, & ſi rien ne l'avoit jamais touchée. Elle lui répondoit avec beaucoup de bonté & d'agrément;

& il s'émancipoit quelquefois à crier, en s'enfuyant d'auprès d'elle, qu'il étoit en grand péril.

Madame recevoit tout cela comme des choſes galantes, ſans y faire une plus grande attention : le Public y vit plus clair qu'elle-même. Le Comte de Guiches laiſſoit voir, comme on a déja dit, ce qu'il avoit dans le cœur; en ſorte que le bruit s'en répandit auſſi-tôt. La grande amitié que Madame avoit pour la Ducheſſe de Valentinois, contribua beaucoup à faire croire qu'il y avoit de l'intelligence entr'eux; & l'on regardoit Monſieur, qui paroiſſoit amoureux de Madame de Valentinois, comme la dupe du frere & de la ſœur. Il eſt vrai néanmoins qu'elle ſe mêla très-peu de cette galanterie; & quoique ſon frere ne lui cachât point ſa paſſion pour Madame, elle ne commença

pas les liaiſons qui ont paru depuis.

Cependant l'attachement du Roi pour la Valiere, augmentoit toujours; il faiſoit beaucoup de progrès auprès d'elle. Ils gardoient beaucoup de meſures; il ne la voyoit pas chez Madame, & dans les promenades du jour: mais à la promenade du ſoir, il ſortoit de la caleche de Madame, & s'alloit mettre près de celle de la Valiere, dont la portiere étoit abattue; & comme c'étoit dáns l'obſcurité de la nuit, il lui parloit avec beaucoup de commodité.

La Reine-Mere & Madame n'en furent pas moins mal enſemble. Lorſqu'on vit que le Roi n'en étoit point amoureux, puiſqu'il l'étoit de la Valiere, & que Madame ne s'oppoſoit pas aux ſoins que le Roi rendoit à cette fille, la Reine-Mere en fut aigrie. Elle tourna l'eſprit

de Monſieur, qui s'en aigrit, & qui prit au point d'honneur que le Roi fût amoureux d'une fille de Madame. Madame de ſon côté manquoit, en beaucoup de choſes, aux égards qu'elle devoit à la Reine-Mere, & même à ceux qu'elle devoit à Monſieur; en ſorte que l'aigreur étoit grande de toutes parts.

Dans ce même temps, le bruit fut grand de la paſſion du Comte de Guiches; Monſieur en fut bientôt inſtruit, & lui fit très-mauvaiſe mine. Le Comte de Guiches, ſoit par ſon naturel fier, ſoit par chagrin, de voir Monſieur inſtruit d'une choſe qui lui étoit commode qu'il ignorât, eut avec Monſieur un éclairciſſement fort audacieux, & rompit avec lui, comme s'il eût été ſon égal; cela éclata publiquement, & le Comte de Guiches ſe retira de la Cour.

Le jour que ce bruit arriva, Madame gardoit la chambre, & ne voyoit personne; elle ordonna qu'on laissât seulement entrer ceux qui répétoient avec elle, dont le Comte de Guiches étoit du nombre, ne sachant point ce qui venoit de se passer. Comme le Roi vint chez elle, elle lui dit les ordres qu'elle avoit donnés; le Roi lui répondit en souriant, qu'elle ne connoissoit pas mal ceux qui devoient être exemptés, & lui conta ensuite ce qui venoit de se passer, entre Monsieur & le Comte de Guiches. La chose fut sue de tout le monde; & le Maréchal de Grammont, pere du Comte de Guiches, renvoya son fils à Paris, & lui défendit de revenir à Fontainebleau.

Pendant ce temps-là, les affaires du Ministere n'étoient pas plus tranquilles que celles de l'amour; & quoique Monsieur Fouquet, depuis

la mort du Cardinal, eût demandé pardon au Roi de toutes les choses passées, quoique le Roi le lui eût accordé, & qu'il parût l'emporter sur les autres Ministres, néanmoins on travailloit fortement à sa perte, & elle étoit résolue.

Madame de Chevreuse, qui avoit toujours conservé quelque chose de ce grand crédit qu'elle avoit eu sur la Reine-Mere, entreprit de la porter à perdre Monsieur Fouquet.

Monsieur de Laigue, marié en secret, à ce que l'on a cru, avec Madame de Chevreuse, étoit malcontent de ce Sur-Intendant; il gouvernoit Madame de Chevreuse: Monsieur le Tellier, & Monsieur Colbert, se joignirent à eux. La Reine-Mere fit un voyage à Dampierre: & là la perte de Monsieur Fouquet fut conclue, & on y fit ensuite consentir le Roi. On résolut

d'arrêter ce Sur-Intendant ; mais les Miniſtres craignant, quoique ſans ſujet, le nombre d'amis qu'il avoit dans le Royaume, porterent le Roi à aller à Nantes, afin d'être près de Belle-Iſle, que Monſieur Fouquet venoit d'acheter, & de s'en rendre maître.

Ce voyage fut long-temps réſolu ſans qu'on en fît la propoſition ; mais enfin, ſur des prétextes qu'ils trouverent, on commença à en parler. Monſieur Fouquet, bien éloigné de penſer que ſa perte fût l'objet de ce voyage, ſe croyoit tout-à-fait aſſuré de ſa fortune ; & le Roi, de concert avec les autres Miniſtres, pour lui ôter toute ſorte de défiance, le traitoit avec de ſi grandes diſtinctions, que perſonne ne doutoit qu'il ne gouvernât.

Il y avoit long-temps que le Roi avoit dit qu'il vouloit aller à Vaux,

maiſon ſuperbe de ce Sur-Intendant; & quoique la prudence dût l'empêcher de faire voir au Roi une choſe qui marquoit ſi fort le mauvais uſage des Finances, & qu'auſſi la bonté du Roi dût le retenir d'aller chez un homme qu'il alloit perdre, néanmoins ni l'un ni l'autre n'y firent aucune réflexion.

Toute la Cour alla à Vaux; & Monſieur Fouquet joignit à la magnificence de ſa maiſon, toute celle qui peut être imaginée pour la beauté des divertiſſements, & la grandeur de la réception. Le Roi en arrivant en fut étonné, & Monſieur Fouquet le fut de remarquer que le Roi l'étoit: néanmoins ils ſe remirent l'un & l'autre. La fête fut la plus complete qui ait jamais été. Le Roi étoit alors dans la premiere ardeur de la poſſeſſion de la Valiere: l'on a cru que ce fut-là qu'il la vit pour

la premiere fois en particulier; mais il y avoit déja quelque temps qu'il la voyoit dans la chambre du Comte de Saint-Aignan, (*a*) qui étoit le confident de cette intrigue.

Peu de jours après la fête de Vaux, on partit pour Nantes; & ce voyage, auquel on ne voyoit aucune néceſſité, paroiſſoit la fantaiſie d'un jeune Roi.

Monſieur Fouquet, quoiqu'avec la fievre quarte, ſuivit la Cour, & fut arrêté à Nantes: ce changement ſurprit le monde, comme on peut ſe l'imaginer, & étourdit tellement les parents & les amis de Monſieur Fouquet, qu'ils ne ſongerent pas à mettre à couvert ſes papiers, quoiqu'ils en euſſent eu le loiſir. On le prit dans ſa maiſon, ſans aucune formalité; on l'envoya à Angers,

(*a*) *Depuis Duc de S. Aignan.*

& le Roi revint à Fontainebleau.

Tous les amis de Monſieur Fouquet ſurent chaſſés & éloignés des affaires. Le Conſeil des trois autres Miniſtres (*a*) ſe forma entiérement. Monſieur Colbert eut les Finances, quoique l'on en donnât quelque apparence au Maréchal de Villeroi; & Monſieur Colbert commença à prendre auprès du Roi, ce crédit qui le rendit depuis le premier homme de l'Etat.

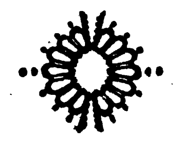
L'on trouva dans les caſſettes de Monſieur Fouquet, plus de lettres de galanterie que de papiers d'importance; & comme il s'y en rencontra de quelques femmes qu'on n'avoit jamais ſoupçonnées d'avoir de commerce avec lui, ce fondement donna lieu de dire qu'il y en avoit de toutes les plus honnêtes femmes

(*a*) *De Lionne, le Tellier, Colbert.*

de France : la ſeule qui fut convaincue, ce fut Meſneville, une des filles de la Reine, & une des plus belles perſonnes, que le Duc d'Anville (*a*) avoit voulu épouſer. Elle fut chaſſée, & ſe retira dans un Couvent.

(*a*) *Ci-devant Comte de Brionne.*

Fin de la ſeconde Partie.





TROISIEME PARTIE.

Le Comte de Guiches n'avoit point suivi le Roi au voyage de Nantes. Avant qu'on partît pour y aller, Madame avoit appris de certains discours qu'il avoit tenus à Paris, & qui sembloient vouloir persuader au public, que l'on ne se trompoit pas de le croire amoureux d'elle. Cela lui avoit déplu; d'autant plus que Madame de Valentinois, qu'il avoit priée de parler à Madame en sa faveur, bien-loin de le faire, lui avoit toujours dit que son frere ne pensoit pas à lever les yeux jusqu'à elle, & qu'elle la prioit de ne point ajouter foi à tout ce que des gens, qui voudroient s'entremettre, pourroient lui dire de sa part. Ainsi Madame ne trouva qu'une vanité of-

fenſante pour elle, dans les diſcours du Comte de Guiches. Quoiqu'elle fût fort jeune, & que ſon peu d'expérience augmentât les défauts qui ſuivent la jeuneſſe, elle réſolut de prier le Roi d'ordonner au Comte de Guiches de ne le point ſuivre à Nantes : mais la Reine-Mere avoit déja prévenue cette priere; ainſi la ſienne ne parut pas.

Madame de Valentinois partit, pendant le voyage de Nantes, pour aller à Monaco; Monſieur étoit toujours amoureux d'elle, c'eſt-à-dire autant qu'il pouvoit l'être. Elle étoit adorée, dès ſon enfance, par (*a*) Pequilin, Cadet de la Maiſon de Lauſun. La parenté qui étoit entr'eux, lui avoit donné une familiarité entiére dans l'hôtel de Grammont; de ſorte que s'étant trouvés tous deux

(*a*) *Depuis Duc de Lauſun.*

très-propres à avoir de violentes passions, rien n'étoit comparable à celle qu'ils avoient eue l'un pour l'autre. Elle avoit été mariée depuis un an, contre son gré, au Prince de Monaco : mais comme son mari n'étoit pas assez aimable, pour lui faire rompre avec son Amant, elle l'aimoit toujours passionnément. Ainsi elle le quittoit avec une douleur sensible ; & lui pour la voir encore, la suivoit, déguisé, tantôt en marchand, tantôt en postillon, enfin de toutes les manieres qui le pouvoient rendre méconnoissable à ceux qui étoient à elle. En partant, elle voulut engager Monsieur, à ne point croire tout ce qu'on lui diroit de son frere, au sujet de Madame, & elle voulut qu'il lui promît qu'il ne le chasseroit point de la Cour. Monsieur, qui avoit déja de la jalousie du Comte de Guiches, & qui ressentoit

reffentoit l'aigreur qu'on a pour ceux qu'on a fort aimés, & dont l'on croit avoir fujet de fe plaindre, ne parut pas difpofé à accorder ce qu'elle lui demanda; elle s'en fâcha, & ils fe féparerent mal.

La Comteffe de Soiffons, que le Roi avoit aimée, & qui aimoit alors le Marquis de Vardes, ne laiffoit pas d'avoir beaucoup de chagrin : le grand attachement que le Roi prenoit pour la Valiere, en étoit caufe; & d'autant plus que cette jeune perfonne, fe gouvernant entiérement par les fentiments du Roi, ne rendoit compte ni à Madame, ni à la Comteffe de Soiffons, des chofes qui fe paffoient entre le Roi & elle: ainfi la Comteffe de Soiffons, qui avoit toujours vu le Roi chercher les plaifirs chez elle, voyoit bien que cette galanterie l'en alloit éloigner. Cela ne la rendit pas favora-

ble à la Valiere : elle s'en apperçût ; & la jalousie qu'on a d'ordinaire de celles qui ont été aimées de ceux qui nous aiment, se joignant au ressentiment des mauvais offices qu'elle lui rendoit, lui donna une haine fort vive pour la Comtesse de Soissons.

Quoique le Roi desirât que la Valiere n'eût pas de confidente, il étoit impossible qu'une jeune personne, d'une capacité médiocre, pût contenir en elle-même une aussi grande affaire, que celle d'être aimée du Roi. Madame avoit une fille, appellée Montalais.

Portrait de Montalais.

C'étoit une personne qui avoit naturellement beaucoup d'esprit, mais un esprit d'intrigue & d'insinuation :

& il s'en falloit beaucoup que le bon ſens & la raiſon réglaſſent ſa conduite. Elle n'avoit jamais vu de Cour, que celle de Madame Douairiere (*a*) à Blois, dont elle avoit été fille d'honneur : ce peu d'expérience du monde, & beaucoup de galanterie, la rendoit toute propre à devenir confidente. Elle l'avoit déja été de la Valiere, pendant qu'elle étoit à Blois, où un nommé Bragelone en avoit été amoureux : il y avoit eu quelques Lettres; Madame de Saint-Remi s'en étoit apperçue; enfin, ce n'étoit pas une choſe qui eût été loin : cependant le Roi en prit de grandes jalouſies.

La Valiere trouvant donc dans la même chambre où elle étoit, une fille à qui elle s'étoit déja fiée, s'y fia encore entiérement; & comme

(*a*) *Madame de Lorraine.*

Montalais avoit beaucoup plus d'esprit qu'elle, elle y trouva un grand plaisir, & un grand soulagement. Montalais ne se contenta pas de cette confidence de la Valiere; elle voulut encore avoir celle de Madame. Il lui parut que cette Princesse n'avoit pas d'aversion pour le Comte de Guiches; & lorsque le Comte de Guiches revint à Fontainebleau, après le voyage de Nantes, elle lui parla, & le tourna de tant de côtés, qu'elle lui fit avouer qu'il étoit amoureux de Madame. Elle lui promit de le servir, & ne le fit que trop bien.

La Reine accoucha de Monseigneur le Dauphin, le jour de la Toussaint 1661. Madame avoit passé tout le jour auprès d'elle; & comme elle étoit grosse & fatiguée, elle se retira dans sa chambre, où personne ne la suivit, parce que tout le monde étoit encore chez la Reine. Montalais se

mit à genoux devant Madame, & commença à lui parler de la paſſion du Comte de Guiches. Ces ſortes de diſcours naturellement ne déplaiſent pas aſſez aux jeunes perſonnes, pour leur donner la force de les repouſſer; & de plus, Madame avoit une timidité à parler, qui fit que, moitié embarras, moitié condeſcendence, elle laiſſa prendre des eſpérances à Montalais. Dès le lendemain, elle apporta à Madame une lettre du Comte de Guiches: Madame ne voulut point la lire; Montalais l'ouvrit, & la lut. Quelques jours après, Madame ſe trouva mal; elle revint à Paris en litiere; & comme elle y montoit, Montalais lui jetta un volume de lettres du Comte de Guiches: Madame les lut pendant le chemin, & avoua après, à Montalais, qu'elle les avoit lues. Enfin, la jeuneſſe de Madame, l'agré-

ment du Comte de Guiches, mais sur-tout les soins de Montalais, engagerent cette Princesse dans une galanterie, qui ne lui a donné que des chagrins considérables. Monsieur avoit toujours de la jalousie du Comte de Guiches, qui néanmoins ne laissoit pas d'aller aux Tuileries, où Madame logeoit encore. Elle étoit considérablement malade ; il lui écrivoit trois ou quatre fois par jour : Madame ne lisoit pas ses lettres la plupart du temps, & les laissoit toutes à Montalais, sans lui demander même ce qu'elle en faisoit. Montalais n'osoit les garder dans sa chambre ; elle les remettoit entre les mains d'un Amant qu'elle avoit alors, nommé Malicorne. Le Roi étoit venu à Paris peu de temps après Madame ; il voyoit toujours la Valiere chez elle ; il y venoit le soir, & l'alloit entretenir dans un

cabinet. Toutes les portes, à la vérité, étoient ouvertes; mais on étoit plus éloigné d'y entrer, que si elles avoient été fermées avec de l'airain.

Il se lassa néanmoins de cette contrainte; & quoique la Reine sa mere, pour qui il avoit encore de la crainte, le tourmentât incessamment sur la Valiere, elle feignit d'être malade, & il l'alla voir dans sa chambre.

La jeune Reine ne savoit point de qui le Roi étoit amoureux; elle devinoit pourtant bien qu'il l'étoit; & ne sachant où placer sa jalousie, elle la mettoit sur Madame.

Le Roi se douta de la confiance que la Valiere prenoit en Montalais: l'esprit d'intrigue de cette fille lui déplaisoit; il défendit à la Valiere de lui parler. Elle lui obéit en public; mais Montalais passoit les nuits entieres avec elle, & bien souvent

le jour elle s'y trouvoit encore.

Madame, qui étoit malade, & qui ne dormoit point, l'envoyoit quelquefois querir, sous prétexte de lui venir lire quelque livre. Lorsqu'elle quittoit Madame, c'étoit pour aller écrire au Comte de Guiches, à quoi elle ne manquoit pas trois fois par jour; & de plus, à Malicorne, à qui elle rendoit compte de l'affaire de Madame, & de celle de la Valiere : elle avoit encore la confidence de Tonnay-Charente (a), qui aimoit le Marquis de Marmoutiers, & qui souhaitoit fort de l'épouser. Une seule de ces confidences eût pu occuper une personne entiere, & Montalais seule suffisoit à toutes.

Le Comte de Guiches & elle se mirent dans l'esprit qu'il falloit qu'il vît Madame en particulier. Mada-

---

(a) *Depuis Madame de Montespan.*

me, qui avoit de la timidité pour parler sérieusement, n'en avoit point pour ces sortes de choses. Elle n'en voyoit point les conséquences; elle y trouvoit de la plaisanterie de Roman. Montalais lui trouvoit des facilités, qui ne pouvoient être imaginées par une autre. Le Comte de Guiches, qui étoit jeune & hardi, ne trouvoit rien de plus beau que de tout hasarder; & Madame & lui, sans avoir de véritable passion l'un pour l'autre, s'exposerent au plus grand danger, où l'on se soit jamais exposé. Madame étoit malade, & environnée de toutes ces femmes, qui ont accoutumé d'être auprès d'une personne de son rang, sans se fier à pas une. Elle faisoit entrer le Comte de Guiches, quelquefois en plein jour, déguisé en femme qui dit la bonne aventure; & il la disoit même aux femmes de Ma-

dame, qui le voyoient tous les jours; & qui ne le connoiſſoient pas; d'autres fois par d'autres inventions, mais toujours avec beaucoup de hasard; & ces entrevues ſi périlleuſes ſe paſſoient à ſe moquer de Monſieur, & à d'autres plaiſanteries ſemblables, enfin à des choſes fort éloignées de la violente paſſion qui ſembloit les faire entreprendre. Dans ce temps-là, on dit un jour dans un lieu où étoit le Comte de Guiches, avec Vardes, que Madame étoit plus mal qu'on ne penſoit, & que les Médecins croyoient qu'elle ne guériroit pas de ſa maladie. Le Comte de Guiches en parut fort troublé; Vardes l'emmena, & lui aida à cacher ſon trouble. Le Comte de Guiches lui avoua l'état où il étoit avec Madame, & l'engagea dans ſa confidence. Madame déſapprouva fort ce qu'avoit fait le Comte de Guiches;

elle voulut l'obliger à rompre avec Vardes : il lui dit qu'il se battroit avec lui pour la satisfaire, mais qu'il ne pouvoit rompre avec son ami.

Montalais, qui vouloit donner un air d'importance à cette galanterie, & qui croyoit qu'en mettant bien des gens dans cette confidence, elle composeroit une intrigue qui gouverneroit l'Etat, voulut engager la Valiere dans les intérêts de Madame : elle lui conta tout ce qui se passoit au sujet du Comte de Guiches, & lui fit promettre qu'elle n'en diroit rien au Roi. En effet, la Valiere, qui avoit mille fois promis au Roi de ne lui jamais rien cacher, garda à Montalais la fidélité qu'elle lui avoit promise.

Madame ne savoit point que la Valiere sût ses affaires ; mais elle savoit celles de la Valiere, par Montalais. Le Public entrevoyoit,

quelque chose de la galanterie de Madame & du Comte de Guiches. Le Roi en faisoit de petites questions à Madame ; mais il étoit bien éloigné d'en savoir le fond. Je ne sais si ce fut sur ce sujet, ou sur quelqu'autre, qu'il tint de certains discours à la Valiere, qui lui firent juger que le Roi savoit qu'elle lui faisoit finesse de quelque chose ; elle se troubla, & lui fit connoître qu'elle lui cachoit des choses considérables. Le Roi se mit dans une colere épouvantable ; elle ne lui avoua point ce que c'étoit ; le Roi se retira au désespoir contre elle. Ils étoient convenus plusieurs fois, que quelques brouilleries qu'ils eussent ensemble, ils ne s'endormiroient jamais sans se raccommoder & sans s'écrire. La nuit se passa sans qu'elle eût de nouvelles du Roi ; & se croyant perdue, la tête lui tourna :

elle fortit le matin des Tuileries, & s'en alla, comme une infenfée, dans un petit Couvent obfcur, qui étoit à Chaillot.

Le matin on alla avertir le Roi qu'on ne favoit pas où étoit la Valiere. Le Roi qui l'aimoit paffionnément, fut extrêmement troublé; il vint aux Tuileries, pour favoir de Madame où elle étoit. Madame n'en favoit rien, & ne favoit pas même le fujet qui l'avoit fait partir.

Montalais étoit hors d'elle-même de ce qu'elle lui avoit feulement dit qu'elle étoit défefpérée, parce qu'elle étoit perdue à caufe d'elle.

Le Roi fit fi bien qu'il fut où étoit la Valiere: il y alla à toute bride, lui quatrieme. Il la trouva dans le parloir du dehors de ce Couvent; on ne l'avoit pas voulu recevoir au-dedans: elle étoit couchée à terre, toute éplorée & hors d'elle-même.

Le Roi demeura seul avec elle : & dans une longue conversation, elle lui avoua tout ce qu'elle lui avoit caché : cet aveu n'obtint pas son pardon. Le Roi lui dit seulement tout ce qu'il falloit dire pour l'obliger à revenir, & envoya chercher un carrosse pour la ramener.

Cependant il vint à Paris pour obliger Monsieur à la recevoir; il avoit déclaré tout haut qu'il étoit bien-aise qu'elle fût hors de chez lui, & qu'il ne la reprendroit point. Le Roi entra par un petit degré aux Tuileries, & alla dans un petit cabinet, où il fit venir Madame, ne voulant pas se laisser voir, parce qu'il avoit pleuré. Là il pria Madame de reprendre la Valiere, & lui dit tout ce qu'il venoit d'apprendre d'elle & de ses affaires. Madame en fut étonnée, comme on se le peut imaginer; mais elle ne put rien nier.

Elle promit au Roi de rompre avec le Comte de Guiches, & consentit à recevoir la Valiere.

Le Roi eût assez de peine à l'obtenir de Madame; mais il la pria tant, les larmes aux yeux, qu'enfin il en vint à bout. La Valiere revint dans sa chambre; mais elle fut long-temps à revenir dans l'esprit du Roi: il ne pouvoit se consoler qu'elle eût été capable de lui cacher quelque chose, & elle ne pouvoit supporter d'être moins bien avec lui; en sorte qu'elle eut pendant quelque temps l'esprit comme égaré.

Enfin, le Roi lui pardonna; & Montalais fit si bien, qu'elle entra dans la confidence du Roi. Il la questionna plusieurs fois sur l'affaire de Bragelone dont il savoit qu'elle avoit connoissance; & comme Montalais savoit mieux mentir que la Valiere, il avoit l'esprit en repos lorf-

qu'elle lui avoit parlé. Il avoit néanmoins l'esprit extrêmement blessé sur la crainte qu'il n'eût pas été le premier que la Valiere eût aimé ; il craignoit même qu'elle n'aimât encore Bragelone.

Enfin, il avoit toutes les inquiétudes & les délicatesses d'un homme bien amoureux ; & il est certain qu'il l'étoit fort, quoique la regle qu'il a naturellement dans l'esprit, & la crainte qu'il avoit encore de la Reine, sa mere, l'empêchassent de faire de certaines choses emportées, que d'autres feroient capables de faire. Il est vrai aussi que le peu d'esprit de la Valiere, empêchoit cette maîtresse du Roi, de se servir des avantages & du crédit dont une si grande passion auroit fait profiter une autre ; elle ne songeoit qu'à être aimée du Roi, & à l'aimer : elle avoit beaucoup de ja-

loufie de la Comteffe de Soiffons, chez qui le Roi alloit tous les jours, quoi qu'elle fît tous fes efforts pour l'en empêcher.

La Comteffe de Soiffons ne doutoit pas de la haine que la Valiere avoit pour elle; & ennuyée de voir le Roi entre fes mains, le Marquis de Vardes & elle réfolurent de faire favoir à la Reine que le Roi en étoit amoureux. Ils crurent que la Reine fachant cet amour, & appuyée par la Reine-Mere, obligeroit Monfieur & Madame à chaffer la Valiere des Tuileries, & que le Roi ne fachant où la mettre, la mettroit chez la Comteffe de Soiffons, qui, par-là, s'en trouveroit la maîtreffe : & ils efpéroient encore que le chagrin que témoigneroit la Reine, obligeroit le Roi à rompre avec la Valiere, & que, lorfqu'il l'auroit quittée, il s'attacheroit à quelqu'autre

dont ils feroient peut-être les maîtres. Enfin, ces chimeres, ou d'autres pareilles, leur firent prendre la plus folle résolution, & la plus hasardeuse qui ait jamais été prise. Ils écrivirent une lettre à la Reine, où ils l'instruisoient de tout ce qui se passoit. La Comtesse de Soissons ramassa, dans la chambre de la Reine, un dessus de lettre du Roi son pere. Vardes confia ce secret au Comte de Guiches, afin que, comme il savoit l'Espagnol, il mît la lettre en cette langue; le Comte de Guiches, par complaisance pour son ami, & par haine pour la Valiere, entra fortement dans ce beau dessein.

Ils mirent la lettre en Espagnol; ils la firent écrire par un homme qui s'en alloit en Flandre, & qui ne devoit point revenir; ce même homme l'alla porter au Louvre, à un Huissier, pour la donner à la Signo-

ra Moliniere, premiere Femme de chambre de la Reine, comme une lettre d'Efpagne : la Moliniere trouva quelque chofe d'extraordinaire à la maniere dont cette lettre lui étoit venue ; elle trouva de la différence dans la façon dont elle étoit pliée : enfin, par inftinct plutôt que par raifon, elle ouvrit cette lettre, &, après l'avoir lue, elle l'alla porter au Roi.

Quoique le Comte de Guiches eût promis à Vardes de ne rien dire à Madame de cette lettre, il ne laiffa pas de lui en parler ; & Madame, malgré fa promeffe, ne laiffa pas de le dire à Montalais ; mais ce ne fut de long-temps. Le Roi fut dans une colere qui ne fe peut repréfenter ; il parla à tous ceux qu'il crut pouvoir lui donner quelque connoiffance de cette affaire, & même il s'adreffa à Vardes, comme à un homme d'efprit, & à qui il fe fioit.

Vardes fut aſſez embarraſſé de la commiſſion que le Roi lui donnoit; cependant il trouva le moyen de faire tomber le ſoupçon ſur Madame de Navailles (*a*), & le Roi le crut ſi bien, que cela eut grande part aux diſgraces qui lui arriverent depuis.

Cependant Madame vouloit tenir la parole qu'elle avoit donnée au Roi, de rompre avec le Comte de Guiches; & Montalais s'étoit auſſi engagée auprès du Roi, de ne ſe plus mêler de ce commerce. Néanmoins avant que de commencer cette rupture, elle avoit donné au Comte de Guiches les moyens de voir Madame, pour trouver enſemble, diſoit-elle, ceux de ne ſe plus voir. Ce n'eſt guere en préſence, que les gens qui s'aiment, trouvent ces ſor-

(*a*) *Dame d'honneur de la jeune Reine.*

tes d'expédients; auſſi cette converſation ne fit pas un grand effet, quoiqu'elle ſuſpendît pour quelque temps le commerce de lettres. Montalais promit encore au Roi, de ne plus ſervir le Comte de Guiches, pourvu qu'il ne le chaſſât point de la Cour; & Madame demanda au Roi la même choſe.

Vardes, qui étoit pour lors abſolument dans la confidence de Madame, qui la voyoit fort aimable & pleine d'eſprit, ſoit par un ſentiment d'amour, ſoit par un ſentiment d'ambition & d'intrigue, voulut être ſeul maître de ſon eſprit, & réſolut de faire éloigner le Comte de Guiches; il ſavoit ce que Madame avoit promis au Roi, mais il voyoit que toutes les promeſſes ſeroient mal obſervées.

Il alla trouver le Maréchal de Grammont; il lui dit une partie des

choſes qui ſe paſſoient ; il lui fit voir le péril où s'expoſoit ſon fils, & lui conſeilla de l'éloigner, & de demander au Roi, qu'il allât commander les troupes qui étoient alors à Nancy.

Le Maréchal de Grammont, qui aimoit ſon fils paſſionnément, ſuivit les ſentiments de Vardes, & demanda ce Commandement au Roi. Et comme c'étoit une choſe avantageuſe pour ſon fils, le Roi ne douta point que le Comte de Guiches ne la ſouhaitât, & la lui accorda.

Madame ne ſavoit rien de ce qui ſe paſſoit ; Vardes ne lui avoit rien dit de ce qu'il avoit fait, non plus qu'au Comte de Guiches : & on ne l'a ſu que depuis. Madame étoit allée loger au Palais-Royal, où elle avoit fait ſes couches ; tout le monde la voyoit ; & des femmes de la Ville, peu inſtruites de l'intérêt

qu'elle prenoit au Comte de Guiches, dirent dans la Ville, comme une chofe indifférente, qu'il avoit demandé le Commandement des troupes de Lorraine, & qu'il partoit dans peu de jours.

Madame fut extrêmement furprife de cette nouvelle; le foir le Roi la vint voir. Elle lui en parla; & il lui dit qu'il étoit véritable que le Marêchal de Grammont lui avoit demandé ce Commandement, comme une chofe que fon fils fouhaitoit fort, & que le Comte de Guiches l'en avoit remercié.

Madame fe trouva fort offenfée que le Comte de Guiches eût pris, fans fa participation, le deffein de s'éloigner d'elle; elle le dit à Montalais, & lui ordonna de le voir. Elle le vit; & le Comte de Guiches, défefpéré de s'en aller, & de voir Madame mal-fatisfaite de lui,

lui écrivit une lettre, par laquelle il lui offrit de soutenir au Roi, qu'il n'avoit point demandé l'emploi de Lorraine, & en même-temps de le refuser.

Madame ne fut pas d'abord satisfaite de cette lettre. Le Comte de Guiches, qui étoit fort emporté, dit qu'il ne partiroit point, & qu'il alloit remettre le Commandement au Roi. Vardes eut peur qu'il ne fût assez fou pour le faire; il ne vouloit pas le perdre, quoiqu'il voulût l'éloigner : il le laissa en garde à la Comtesse de Soissons, qui entra dès ce jour dans cette confidence, & vint trouver Madame, pour qu'elle écrivît au Comte de Guiches, qu'elle vouloit qu'il partît. Elle fut touchée de tous les sentiments du Comte de Guiches, où il y avoit en effet de la hauteur & de l'amour : elle fit ce que Vardes

des vouloit; & le Comte de Guiches résolut de partir, à condition qu'il verroit Madame.

Montalais, qui se croyoit quitte de sa parole envers le Roi, puisqu'il chassoit le Comte de Guiches, se chargea de cette entrevue ; & Monsieur devant venir au Louvre, elle fit entrer le Comte de Guiches sur le midi, par un escalier dérobé, & l'enferma dans un Oratoire. Lorsque Madame eut dîné, elle fit semblant de vouloir dormir, & passa dans une galerie, où le Comte de Guiches lui dit adieu : comme ils y étoient ensemble, Monsieur revint ; tout ce qu'on put faire, fut de cacher le Comte de Guiches dans une cheminée, où il demeura long-temps sans pouvoir sortir : enfin, Montalais l'en tira, & crut avoir sauvé tous les périls de cette entrevue ; mais elle se trompoit infiniment.

Une de ses compagnes, nommée Artigny, (*a*) dont la vie n'avoit pas été bien exemplaire, la haïssoit fort. Cette fille avoit été mise dans la chambre, par Madame de la Baziniere, autrefois Chemerault, à qui le temps n'avoit pas ôté l'esprit d'intrigue; & elle avoit grand pouvoir sur l'esprit de Monsieur. Cette fille, qui épioit Montalais, & qui étoit jalouse de la faveur dont elle jouissoit auprès de Madame, soupçonna qu'elle menoit quelque intrigue. Elle le découvrit à Madame de la Baziniere, qui la fortifia dans le dessein, & dans le moyen de la découvrir. Elle lui joignit, pour espion, une appellée Merlot; & l'une & l'autre firent si bien, qu'elles virent en[illegible] le Comte de Guiches dans l'appartement de Madame.

Madame de la Baziniere en aver-

(*a*) *Depuis la Comtesse du Roule.*

tit la Reine-Mere par Artigny; & la Reine-Mere, par une conduite qui ne ſe peut pardonner à une perſonne de ſa vertu & de ſa bonté, voulut que Madame de la Baziniere en avertît Monſieur. Ainſi l'on dit à ce Prince, ce que l'on auroit caché à un autre mari.

Il réſolut, avec la Reine ſa mere, de chaſſer Montalais, ſans en avertir Madame, ni même le Roi, de peur qu'il ne s'y oppoſât, parce qu'elle étoit alors fort bien avec lui; ſans conſidérer que ce bruit alloit faire découvrir ce que peu de gens ſavoient, ils réſolurent ſeulement de chaſſer encore une autre fille de Madame, dont la conduite perſonnelle n'étoit pas trop bonne.

Ainſi, un matin, la Maréchale du Pleſſis, par ordre de Monſieur, vint dire à ces deux filles, que Monſieur leur ordonnoit de ſe retirer; &, à

l'heure même, on les fit metre dans un carroſſe. Montalais dit à la Maréchale du Pleſſis, qu'elle la conjuroit de lui faire rendre ſes caſſettes, parce que, ſi Monſieur les voyoit, Madame étoit perdue. La Maréchale en alla demander la permiſſion à Monſieur, ſans néanmoins lui en dire la cauſe. Monſieur, par une bonté incroyable en un homme jaloux, laiſſa emporter les caſſettes; & la Maréchale du Pleſſis ne ſongea point à s'en rendre maîtreſſe, pour les rendre à Madame. Ainſi, elles furent remiſes entre les mains de Montalais, qui ſe retira chez ſa ſœur. Quand Madame s'éveilla, Monſieur entra dans ſa chambre, & lui dit qu'il avoit fait chaſſer ſes deux filles: elle en demeura fort étonnée, & il ſe retira ſans lui en dire davantage. Un moment après, le Roi lui envoya dire qu'il n'avoit rien ſu de ce qu'on avoit fait, &

qu'il la viendroit voir le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible.

Monſieur alla faire ſes plaintes, & conter ſes douleurs à la Reine d'Angleterre, qui logeoit alors au Palais-Royal : elle vint trouver Madame, & la gronda un peu ; & lui dit tout ce que Monſieur ſavoit de certitude, afin qu'elle lui avouât la même choſe, & qu'elle ne lui en dît pas davantage.

Monſieur & Madame eurent un grand éclairciſſement enſemble : Madame lui avoua qu'elle avoit vu le Comte de Guiches ; mais que c'étoit la premiere fois, & qu'il ne lui avoit écrit que trois ou quatre fois.

Monſieur trouva un ſi grand air d'autorité à ſe faire avouer par Madame les choſes qu'il ſavoit déja, qu'il lui en adoucit toute l'amertume ; il l'embraſſa, & ne conſerva que de légers chagrins. Ils auroient,

ſans doute, été plus violents à d'autres qu'à lui ; mais il ne penſa point à ſe venger du Comte de Guiches ; & quoique l'éclat que cette affaire fit dans le monde, ſemblât, par honneur, l'y devoir obliger, il n'en témoigna aucun reſſentiment : il tourna tous ſes ſoins à empêcher que Madame n'eût de commerce avec Montalais ; & comme elle en avoit un très-grand avec la Valiere, il obtint du Roi que la Valiere n'en auroit plus. En effet, elle en eut très-peu, & Montalais ſe mit dans un Couvent.

Madame promit, comme on le peut juger, de rompre toutes ſortes de liaiſons avec le Comte de Guiches, & le promit même au Roi ; mais elle ne lui tint pas parole. Vardes demeura le confident, au haſard même d'être brouillé avec le Roi ; mais comme il avoit fait con-

fidence au Comte de Guiches de l'affaire d'Eſpagne, cela faiſoit une telle liaiſon entr'eux, qu'ils ne pouvoient rompre ſans folie : il fut alors que Montalais étoit inſtruite de la lettre d'Eſpagne, & cela lui donnoit des égards pour elle, dont le public ne pôuvoit deviner la cauſe ; outre qu'il étoit bien-aiſe de ſe faire un mérite auprès de Madame, de gouverner une perſonne qui avoit tant de part à ſes affaires.

Montalais ne laiſſoit pas d'avoir quelque commerce avec la Valiere; & de concert avec Vardes, elle lui écrivit deux grandes lettres, par leſquelles elle lui donnoit des avis pour ſa conduite, & lui diſoit tout ce qu'elle devoit dire au Roi. Le Roi en fut dans une colere étrange, & envoya prendre Montalais par un Exempt, avec ordre de la conduire à Frontevaux, & de ne la

laiſſer parler à perſonne. Elle fut ſi heureuſe, qu'elle ſauva encore ſes caſſettes, & les laiſſa entre les mains de Malicorne, qui étoit toujours ſon Amant.

La Cour fut à Saint-Germain. Vardes avoit un grand commerce avec Madame; car celui qu'il avoit avec la Comteſſe de Soiſſons, qui n'avoit aucune beauté, ne le pouvoit détacher des charmes de Madame. Sitôt qu'on fut à Saint-Germain, la Comteſſe de Soiſſons, qui n'aſpiroit qu'à ôter à la Valiere la place qu'elle occupoit, ſongea à engager le Roi avec la Mothe-Houdancour, fille de la Reine. Elle avoit déja eu cette penſée avant que l'on partît de Paris; & peut-être même que l'eſpérance que le Roi viendroit à elle, s'il quittoit la Valiere, étoit une des raiſons qui l'avoit engagée à écrire la lettre d'Eſpagne. Elle

persuada au Roi que cette fille avoit pour lui une passion extraordinaire; & le Roi, quoiqu'il aimât avec passion la Valiere, ne laissa pas d'entrer en commerce avec la Mothe: mais il engagea la Comtesse de Soissons à n'en rien dire à Vardes; & en cette occasion, la Comtesse de Soissons préféra le Roi à son Amant, & lui tut ce commerce.

Le Chevalier de Grammont (*a*) étoit amoureux de la Mothe. Il démêla quelque chose de ce qui s'étoit passé, & épia le Roi avec tant de soin, qu'il découvrit que le Roi alloit dans la chambre des filles.

Madame de Navailles, qui étoit alors Dame d'honneur, découvrit aussi ce commerce. Elle fit murer des portes, & griller des fenêtres; la chose fut sue; le Roi chassa le

(*a*) *Depuis Comte de Grammont.*

Chevalier de Grammont, qui fut plusieurs années sans avoir permission de revenir en France.

Vardes apperçut, par l'éclat de cette affaire, la finesse qui lui avoit été faite par la Comtesse de Soissons, & en fut dans un désespoir si violent, que tous ses amis, qui l'avoient cru jusqu'alors incapable de passion, ne douterent pas qu'il n'en eût une très-vive pour elle. Ils penserent rompre ensemble; mais le Comte de Soissons, (*a*) qui ne soupçonnoit rien au-delà de l'amitié entre Vardes & sa femme, prit le soin de les raccommoder. La Valiere eut des jalousies & des désespoirs inconcevables; mais le Roi, qui étoit animé par la résistance de la Mothe, ne laissoit pas de la voir toujours. La Reine-Mere le détrom-

(*a*) *De la Maison de Savoye.*

pas de l'opinion qu'il avoit de la paſſion prétendue de cette fille; elle ſut par quelqu'un cette intelligence, & que c'étoit le Marquis d'Alluge, & Fouilloux, amis intimes de la Comteſſe de Soiſſons, qui faiſoient les lettres que la Mothe écrivoit au Roi; & elle ſut à point nommé qu'elle lui en devoit écrire une qui avoit été concertée entr'eux, pour lui demander l'éloignement de la Valiere.

Elle en dit les propres termes au Roi, pour lui faire voir qu'il étoit dupé par la Comteſſe de Soiſſons; & le ſoir même, comme elle donna la lettre au Roi, y trouvant ce qu'on avoit dit, il brûla la lettre, rompit avec la Mothe, demanda pardon à la Valiere, & lui avoua tout; en ſorte que depuis ce temps-là, la Valiere n'en eut aucune inquiétude; & la Mothe s'eſt piquée depuis d'avoir une paſſion pour le Roi, qui l'a ren-

due une Veſtale pour tous les autres hommes.

L'aventure de la Mothe fut ce qui ſe paſſa de plus conſidérable à Saint-Germain. Vardes paroiſſoit déja amoureux de Madame, aux yeux de ceux qui les avoient bons; mais Monſieur n'en avoit aucune jalouſie, &, au contraire, étoit fort aiſe que Madame eût de la confiance en lui.

La Reine-Mere n'en étoit pas de même; elle haïſſoit Vardes, & ne vouloit pas qu'il ſe rendît maître de l'eſprit de Madame.

On revint à Paris. La Valiere étoit toujours au Palais-Royal; mais elle ne ſuivoit point Madame, & même elle ne la voyoit que rarement. Artigny, quoique ennemie de de Montalais, prit ſa place auprès de la Valiere : elle avoit toute ſa confiance, & étoit tous les jours entre le Roi & elle.

Montalais ſupportoit impatiemment la proſpérité de ſon ennemie, & ne reſpiroit que les occaſions de s'en venger, & de venger en même-temps Madame de l'inſolence qu'Artigny avoit eue, de découvrir ce qui la regardoit.

Lorſqu'Artigny vint à la Cour, elle y arriva groſſe; & ſa groſſeſſe ètoit déja ſi avancée, que le Roi, qui n'en avoit point ouï parler, s'en apperçut, & le dit en même-temps: ſa mere la vint querir, ſous prétexte qu'elle ètoit malade. Cette aventure n'auroit pas fait beaucoup de bruit; mais Montalais fit ſi bien, qu'elle trouva le moyen d'avoir des lettres qu'Artigny avoit écrites pendant ſa groſſeſſe au pere de l'enfant, & remit ces lettres entre les mains de Madame; de ſorte que Madame, ayant un ſi juſte ſujet de chaſſer une perſonne dont elle avoit tant de rai-

ſons de ſe plaindre, déclara qu'elle vouloit chaſſer Artigny, & en dit toutes les raiſons. Artigny eut recours à la Valiere. Le Roi, à ſa priere, voulut empêcher Madame de la chaſſer; cette affaire fit beaucoup de bruit, & cauſa même de la brouillerie entre le Roi & elle. Les lettres furent remiſes entre les mains de Madame de Mautauſier (*a*), & de Saint-Chaumont, pour vérifier l'écriture; mais enfin, Vardes, qui vouloit faire des choſes agréables au Roi, afin qu'il ne trouvât pas à redire au commerce qu'il avoit avec Madame, ſe fit fort d'engager Madame à garder Artigny; & comme Madame étoit fort jeune, qu'il étoit fort habile, & qu'il avoit un grand crédit ſur ſon eſprit, il l'y obligea effectivement.

Artigny avoua au Roi la vérité

(*a*) *Dame d'honneur de la Reine.*

de fon aventure ; le Roi fut touché de fa confiance : il profita depuis des bonnes difpofitions qu'elle lui avoit avouées ; & quoique ce fût une perfonne d'un très-médiocre mérite, il l'a toujours bien traitée depuis, & a fait fa fortune, comme nous le dirons ci-après.

Madame & le Roi fe raccommoderent. On danfa pendant l'hyver un joli ballet. La Reine ignoroit toujours que le Roi fût amoureux de la Valiere, & croyoit que c'étoit de Madame.

Monfieur étoit extrêmement jaloux du Prince de Marfillac, aîné du Duc de la Rochefoucault ; & il l'étoit d'autant plus, qu'il avoit pour lui une inclination naturelle, qui lui faifoit croire que tout le monde devoit l'aimer.

Marfillac en effet étoit amoureux de Madame ; il ne le lui fai-

ſoit paroître que par ſes yeux, ou par quelques paroles jettées en l'air, qu'elle ſeule pouvoit entendre ; elle ne répondoit point à ſa paſſion : elle étoit fort occupée de l'amitié que Vardes avoit pour elle, qui tenoit plus de l'amour que de l'amitié ; mais comme il étoit embarraſſé de ce qu'il devoit au Comte de Guiches, & qu'il étoit partagé par l'engagement qu'il avoit avec la Comteſſe de Soiſſons, il étoit fort incertain de ce qu'il devoit faire, & ne ſavoit s'il devoit s'engager entiérement avec Madame, ou demeurer ſeulement ſon ami.

Monſieur fut ſi jaloux de Marſillac, qu'il l'obligea de s'en aller chez lui. Dans le temps qu'il partit, il arriva une aventure qui fit beaucoup d'éclat, & dont la vérité fut cachée pendant quelque temps.

Au commencement du printemps,

le Roi alla paſſer quelques jours à Verſailles. La rougeolle lui prit, dont il fut ſi mal, qu'il penſa aux ordres qu'il devoit donner à l'Etat; & il réſolut de mettre Monſeigneur le Dauphin entre les mains du Prince de Conti, que la dévotion avoit rendu un des plus honnêtes hommes de France. Cette maladie ne fut dangereuſe que pendant vingt-quatre heures; mais quoiqu'elle le fût pour ceux qui la pouvoient prendre, tout le monde ne laiſſa pas d'y aller.

Monſieur le Duc y fut, & prit la rougeolle; Madame y alla auſſi, quoiqu'elle la craignît beaucoup: ce fut-là que Vardes, pour la premiere fois, lui parla aſſez clairement de la paſſion qu'il avoit pour elle. Madame ne le rebuta pas entiérement: il eſt difficile de maltraiter un Confident aimable, quand l'Amant eſt abſent.

Madame de Châtillon, (*a*) qui approchoit alors Madame de plus près qu'aucune autre, s'étoit apperçue de l'inclination que Vardes avoit pour elle; & quoiqu'ils eussent été brouillés ensemble après avoir été fort bien, elle se raccommoda avec lui, moitié pour entrer dans la confidence de Madame, moitié pour le plaisir de voir souvent un homme qui lui plaisoit fort.

Le Comte du Plessis, premier Gentilhomme de la chambre de Monsieur, par une complaisance extraordinaire pour Madame, avoit toujours été porteur des lettres qu'elle écrivoit à Vardes, & de celles que Vardes lui écrivoit; & quoiqu'il dût bien juger que ce commerce regardoit le Comte de Guiches, & en-

---

(*a*) *Depuis Madame de Mekelbourg.*

fuite Vardes même, il ne laiſſa pas de continuer.

Cependant Montalais étoit toujours comme priſonniere à Frontevaux. Malicorne, & un appellé Corbinelli, qui étoit un garçon d'eſprit & de mérite, & qui s'étoit trouvé dans la confidence de Montalais, avoient entre les mains toutes les lettres dont elle avoit été dépoſitaire, & ces lettres étoient d'une conſéquence extrême pour le Comte de Guiches, & pour Madame; parce que pendant qu'il étoit à Paris, comme le Roi ne l'aimoit pas naturellement, & qu'il avoit cru avoir des ſujets de s'en plaindre, il ne s'étoit point ménagé en écrivant à Madame, & s'étoit abandonné à beaucoup de plaiſanteries & de choſes offenſantes contre le Roi. Malicorne & Corbinelli voyant Montalais ſi fort oubliée, & craignant que le temps

ne diminuât l'importance des lettres qu'ils avoient entre les mains, réſolurent de voir s'ils ne pourroient pas en tirer quelqu'avantage pour Montalais, dans un temps où l'on ne pouvoit l'accuſer d'y avoir part.

Ils firent donc parler de ces lettres à Madame, par la mere de la Fayette, Supérieure de Chaillot; & l'on fit auſſi entendre au Maréchal de Grammont, qu'il devoit auſſi ſonger aux intérêts de Montalais, puiſqu'elle avoit entre ſes mains des ſecrets ſi conſidérables.

Vardes connoiſſoit fort Corbinelli; Montalais lui avoit dit l'amitié qu'elle avoit pour lui; & comme le deſſein de Vardes étoit de ſe rendre maître des lettres, il ménageoit fort Corbinelli, & tâchoit à l'engager à ne les faire rendre que par lui.

Il ſût par Madame, que d'autres perſonnes lui propoſoient de les lui

faire rendre. Il vint trouver Corbinelli comme un déſeſpéré; & Corbinelli, ſans lui avouer que c'étoit par lui que les propoſitions s'étoient faites, promit à Vardes que les lettres ne paſſeroient que par ſes mains.

Lorſque Marſillac avoit été chaſſé, Vardes, dont les intentions étoient déja de brouiller entiérement le Comte de Guiches avec Madame, avoit écrit au Comte qu'elle avoit une galanterie avec Marſillac. Le Comte de Guiches, trouvant que ce que lui mandoit ſon meilleur ami, & l'homme de la Cour qui voyoit Madame de plus près, s'accordoit avec les bruits qui couroient, ne douta point qu'ils ne fuſſent véritables, & écrivit à Vardes comme perſuadé de l'infidélité de Madame.

Quelque temps auparavant, Vardes, pour ſe faire un mérite auprès

de Madame, lui dit qu'il falloit aussi retirer les lettres que le Comte de Guiches avoit d'elle. Il écrivit au Comte de Guiches, que puisqu'on trouvoit moyen de retirer celles qu'il avoit écrites à Madame, il falloit qu'il lui rendît celles qu'il avoit d'elle. Le Comte de Guiches y consentit sans peine, & manda à sa mere de remettre entre les mains de Vardes une cassette qu'il lui avoit laissée.

Tout ce commerce, pour faire rendre les lettres, fit trouver à Vardes & à Madame une nécessité de se voir; & la mere de la Fayette croyant qu'il ne s'agissoit que de rendre des lettres, consentit que Vardes vînt secretement à un parloir de Chaillot parler à Madame. Ils eurent une fort longue conversation; & Vardes dit à Madame, que le Comte de Guiches étoit persua-

dé qu'elle avoit une galanterie avec Marſillac ; il lui montra même les lettres que le Comte de Guiches lui écrivoit, où il ne paroiſſoit pas néanmoins que ce fût lui qui eût donné l'avis ; & là-deſſus, il diſoit tout ce que peut dire un homme qui veut prendre la place de ſon ami : & comme l'eſprit & la jeuneſſe de Vardes le rendoient très-aimable, & que Madame avoit une inclination pour lui plus naturelle que pour le Comte de Guiches, il étoit difficile qu'il ne fît pas quelques progrès dans ſon eſprit.

Ils réſolurent dans cette entrevue, qu'on retireroit ſes lettres qui étoient entre les mains de Montalais : ceux qui les avoient, les rendirent en effet ; mais ils garderent toutes celles qui étoient d'importance. Vardes les rendit à Madame chez la Comteſſe de Soiſſons, avec

celles qu'elle avoit écrites au Comte de Guiches, & elles furent brûlées à l'heure même.

Quelque jours après, Madame & Vardes convinrent ensemble de se voir encore à Chaillot; Madame y alla, mais Vardes n'y fut pas, & s'excusa sur de très-méchantes raisons. Il se trouva que le Roi avoit su la premiere entrevue; & soit que Vardes même le lui eût dit, & qu'il crût que le Roi n'en approuveroit pas une seconde, soit qu'il craignît la Comtesse de Soissons, enfin, il n'y alla pas. Madame en fut extrêmement indignée. Elle lui écrivit une lettre où il y avoit beaucoup de hauteur & de chagrin, & ils furent brouillés quelque temps.

La Reine-Mere fut malade pendant la plus grande partie de l'été: cela fut cause que la Cour ne quitta Paris qu'au mois de Juillet. Le Roi

en

enpartit, pour prendre Marsal. Tout le monde le suivit. Marsillac, qui n'avoit eu qu'un avis de s'éloigner, & qui n'en avoit point d'ordre, revint & suivit le Roi.

Comme Madame vit que le Roi iroit en Lorraine, & qu'il verroit le Comte de Guiches, elle craignit qu'il n'avouât au Roi le commerce qu'ils avoient ensemble, & elle lui manda que si il lui en disoit quelque chose, elle ne le verroit jamais. Cette lettre n'arriva qu'après que le Roi eut parlé au Comte de Guiches, & qu'il lui eut avoué tout ce que Madame lui avoit caché.

Le Roi le traita si bien pendant ce voyage, que tout le monde en fut surpris. Vardes, qui savoit ce que Madame avoit écrit au Comte de Guiches, fit semblant d'ignorer qu'il n'avoit pas reçu la lettre; & il manda à Madame, que la nouvelle

faveur du Comte de Guiches l'avoit tellement ébloui, qu'il avoit tout avoué au Roi.

Madame fut fort en colere contre le Comte de Guiches ; & ayant un si juste sujet de rompre avec lui, & peut-être ayant d'ailleurs envie de le faire, elle lui écrivit une lettre pleine d'aigreur, & rompit avec lui, en lui défendant de jamais nommer son nom.

Le Comte de Guiches, après la prise de Marsal, n'ayant plus rien à faire en Lorraine, avoit demandé au Roi la permission de s'en aller en Pologne. Il avoit écrit à Madame tout ce qui la pouvoit adoucir sur sa faute ; mais Madame ne voulut pas recevoir ses excuses, & lui écrivit cette lettre de rupture dont je viens de parler. Le Comte de Guiches la reçut, lorsqu'il étoit prêt à s'embarquer ; & il en eut un

si grand déſeſpoir, qu'il eût ſouhaité que la tempête, qui s'élevoit dans le moment, lui donnât lieu de finir ſa vie. Son voyage fut néanmoins très-heureux : il fit des actions extraordinaires ; il s'expoſa à de grands périls dans la guerre contre les Moſcovites, & y reçut même un coup dans l'eſtomac, qui l'eût tué ſans doute, ſans un portrait de Madame, qu'il portoit dans une fort groſſe boîte, qui reçut tout le coup, & qui en fut toute briſée.

Vardes étoit aſſez ſatisfait de voir le Comte de Guiches ſi éloigné de Madame en toute façon ; Marſillac étoit le ſeul rival qui lui reſtât à combattre ; & quoique Marſillac lui eût toujours nié qu'il fût amoureux de Madame, quelqu'offre de l'y ſervir qu'il lui eût pu faire, il ſut ſi bien le tourner, & de tant de côtés, qu'il le lui fit avouer : ainſi il ſe

trouva le confident de son rival.

Comme il étoit intime ami de Monsieur de la Rochefoucault, à qui la passion de son fils pour Madame déplaisoit infiniment, il engageoit Monsieur à ne point faire de mal à Marsillac : néanmoins, au retour de Marsal, comme on étoit à une assemblée, il reprit un soir à Monsieur une jalousie sur Marsillac : il appella Vardes, pour lui en parler ; & Vardes, pour lui faire sa cour, & pour lui faire chasser Marsillac, lui dit qu'il s'étoit apperçu de la maniere dont Marsillac avoit regardé Madame, & qu'il en alloit avertir Monsieur de la Rochefoucault.

Il est aisé de juger que l'approbation d'un homme comme Vardes, qui étoit ami de Marsillac, n'augmenta pas peu la mauvaise humeur de Monsieur, & il voulut encore que Marsillac se retirât. Vardes vint

trouver Monfieur de la Rochefoucault, & lui conta affez malignement ce qu'il avoit dit à Monfieur, qui le conta auffi à Monfieur de la Rochefoucault. Vardes & lui furent prêts à fe brouiller entiérement, & d'autant plus que la Rochefoucault fut alors que fon fils avoit avoué fa paffion pour Madame.

Marfillac partit de la Cour; & paffant par Moret, où étoit Vardes, il ne voulut point d'éclairciffement avec lui : mais depuis ce temps-là, ils n'eurent plus que des apparences l'un pour l'autre.

Cette affaire fit beaucoup de bruit, & l'on n'eut pas de peine à juger que Vardes étoit amoureux de Madame. La Comteffe de Soiffons commença même à en avoir de la jaloufie; mais Vardes la ménagea fi bien, que rien n'éclata.

Nous avons laiffé Vardes content

d'avoir fait chasser Marsillac, & de savoir le Comte de Guiches en Pologne ; il lui restoit deux personnes qui l'incommodoient encore, & qu'il ne vouloit pas qui fussent des amis de Madame. Le Roi en étoit un ; l'autre étoit Gondrin, Archevêque de Sens.

Il se défit bientôt du dernier, en lui disant que le Roi le croyoit amoureux de Madame, & qu'il avoit fait la plaisanterie de dire qu'il faudroit bientôt envoyer un Archevêque à Nancy ; cela lui fit gagner son Diocese, d'où il revenoit rarement.

Il se servit aussi de cette même plaisanterie, pour dire à Madame que le Roi la haïssoit, & qu'elle devoit s'assurer de l'amitié du Roi son frere, afin qu'il pût la défendre contre la mauvaise volonté de l'autre ; Madame lui dit qu'elle en étoit assurée : il l'engagea à lui faire voir les let-

tres que son frere lui écrivoit ; elle le fit, & il s'en fit valoir auprès du Roi, en lui dépeignant Madame comme une personne dangereuse, mais que le crédit qu'il avoit sur elle l'empêcheroit de rien faire mal-à-propos.

Il ne laissa pourtant pas, dans le temps qu'il faisoit de telles trahisons à Madame, de paroître s'abandonner à la passion qu'il disoit avoir pour elle, & de lui dire tout ce qu'il savoit du Roi.

Il la pria même de lui permettre de rompre avec la Comtesse de Soissons, ce qu'elle ne voulut pas souffrir : car quoiqu'elle eût assurément trop d'indulgence pour sa passion, elle ne laissoit pas d'entrevoir que son procédé n'étoit pas sincere ; & cette pensée empêcha Madame de s'engager : elle se brouilla même avec lui très-peu de temps après.

Dans ce même temps, Madame de Mekelbourg & Madame de Montespan étoient les deux personnes qui paroissoient le mieux avec Madame : la derniere étoit jalouse de l'autre ; & cherchant pour la détruire tous les moyens possibles, elle rencontra celui que je vais dire. Madame d'Armagnac étoit alors en Savoye, où elle avoit conduit Madame de Savoye. Monsieur pria Madame de la mettre à son retour de toutes les parties de plaisir qu'elle feroit ; Madame y consentit, quoiqu'il lui parût que Madame d'Armagnac cherchoit plutôt à s'en retirer. Madame de Mekelbourg dit à Madame qu'elle en savoit la raison. Elle lui conta que dans le temps du mariage de Madame d'Armagnac, elle avoit une affaire réglée avec Vardes, & que, desirant de retirer de lui ses lettres, il lui avoit dit qu'il ne les

lui rendroit que quand il seroit assûré qu'elle n'aimeroit personne.

Avant que d'aller en Savoye, elle avoit fait une tentative pour les ravoir, à laquelle il avoit résisté, disant qu'elle aimoit Monsieur; ce qui lui faisoit apprêhender de se trouver chez Madame, de peur de l'y rencontrer.

Madame résolut, sachant cela, de redemander à Vardes ses lettres pour les lui rendre, afin qu'elle n'eût plus rien à ménager. Madame le dit à la Montespan, qui l'en loua, mais qui s'en servit pour lui jouer la piece la plus noire qu'on puisse s'imaginer.

En ce même temps, Monsieur le Grand aimoit Madame; & quoiqu'il le lui fît connoître très-grossiérement, il crut que puisqu'elle n'y répondoit pas, elle ne le comprenoit point : cela lui fit prendre la

résolution de lui écrire ; mais ne se trouvant pas assez d'esprit, il pria Monsieur de Luxembourg, & l'Archevêque de Sens, de faire la lettre qu'il vouloit mettre dans la poche de Madame, au Val-de-Grace, afin qu'elle ne la pût refuser : ils ne jugerent pas à propos de le faire, & avertirent Madame de son extravagance. Madame les pria de faire en sorte qu'il ne pensât plus à elle, & en effet ils y réussirent.

Mais Madame d'Armagnac revenant de Savoye, se trouva fort jalouse ; Madame de Montespan lui dit qu'elle avoit raison de l'être ; & pour la prévenir, alla au-devant d'elle, lui conter que Madame vouloit avoir ses lettres, pour lui faire du mal ; & qu'à moins qu'elle ne perdît Madame de Mekelbourg, on la perdroit elle-même. Madame d'Armagnac, qui employoit volon-

tiers le peu d'esprit qu'elle avoit à faire du mal, conclut avec Madame de Montespan, qu'il falloit perdre Madame de Mekelbourg : elles y travaillerent auprès de la Reine-Mere, par Monsieur de Beauvais ; & auprès de Monsieur, en lui représentant que Madame de Mekelbourg avoit trop méchante réputation pour la laisser auprès de Madame.

Elle, de son côté, voulut faire tant de finesse, qu'elle acheva de se détruire, & Monsieur lui défendit de voir Madame. Madame, au désespoir de l'affront qu'une de ses amies recevoit, défendit à Mesdames de Montespan & d'Armagnac de se présenter devant elle. Elle voulut même obliger Vardes à menacer cette derniere, en lui disant que si elle ne faisoit revenir Madame de Mekelbourg, il remettroit entre

ses mains les lettres en question : mais au-lieu de le faire, il se fit valoir de la proposition ; ce qui fortifia Madame dans la pensée qu'elle avoit, que c'étoit un grand fourbe.

Monsieur l'avoit aussi découvert, par des redites qu'il avoit faites entre le Roi & lui : ainsi il n'osa plus venir chez Madame que rarement ; & voyant que Madame, dans ses lettres, ne lui rendoit pas compte des conversations fréquentes qu'elle avoit avec le Roi, il commença à croire que le Roi devenoit amoureux d'elle : ce qui le mit au désespoir.

Dans le même temps, on sut par des lettres de Pologne, que le Comte de Guiches, après avoir fait des actions extraordinaires de valeur, étoit réduit, avec l'armée de Pologne, dans un état d'où il n'étoit pas possible de se sauver. L'on conta cette nouvelle au souper du Roi :

Madame en fut ſi ſaiſie, qu'elle fut heureuſe que l'attention que tout le monde avoit pour la rélation, empêchât de remarquer le trouble où elle étoit.

Madame ſortit de table; elle rencontra Vardes, & lui dit: Je vois bien que j'aime le Comte de Guiches plus que je ne penſe. Cette déclaration, jointe aux ſoupçons qu'il avoit du Roi, lui firent prendre la réſolution de changer de maniere d'agir avec Madame.

Je crois qu'il eût rompu incontinent aveo elle, ſi des conſidérations trop fortes ne l'euſſent retenu. Il lui fit des plaintes ſur les deux ſujets qu'il en avoit: Madame lui répondit en plaiſantant, que pour le Roi, elle lui permettoit le perſonnage de Chabanier; & que pour le Comte de Guiches, elle lui apprendroit combien il avoit fait de choſes pour

se brouiller avec elle, s'il ne souffroit qu'elle lui fît part de ce qu'elle sentoit pour lui. Il manda ensuite à Madame, qu'il commençoit à sentir que la Comtesse de Soissons ne lui étoit pas indifférente. Madame lui répondit que son nez l'incommoderoit trop dans son lit, pour qu'il lui fût possible d'y demeurer ensemble. Depuis ce temps-là, l'intelligence de Madame & de Vardes étoit fondée plutôt sur la considération, que sur aucune des raisons qui l'avoient fait naître. L'on alla cet été à Fontainebleau : Monsieur ne pouvant souffrir que ses deux amies, Madame d'Armagnac & de Montespan, fussent exclues de toutes les parties de plaisir, par la défense que Madame leur avoit faite de paroître en sa présence, consentit que Madame de Mekelbourg reverroit Madame ; & elles le firent toutes

trois, avant que la Cour partît de Paris : mais les deux premieres ne rentrerent jamais dans les bonnes graces de Madame, fur-tout Madame de Montefpan.

L'on ne fongea qu'à fe divertir à Fontainebleau; & parmi toutes les Fêtes, la diffention des Dames faifant toujours quelques affaires, celle qui fit le plus de bruit vint d'une Medianox où le Roi pria Madame d'affifter : cette Fête devoit fe donner fur le Canal, dans un bateau fort éclairé, & accompagné d'autres où étoient les violons de la mufique.

Jufqu'à ce jour, la groffeffe de Madame l'avoit empêché d'être des promenades ; mais fe trouvant dans le neuvieme mois, elle fut de toutes : elle pria le Roi d'en exclure Mefdames d'Armagnac & de Montefpan; mais Monfieur, qui croyoit

l'autorité d'un mari choquée par l'excluſion qu'on donnoit à ſes amies, déclara qu'il ne ſe trouveroit pas aux Fêtes, où ces Dames ne ſeroient pas.

La Reine-Mere, qui continuoit à haïr Madame, le fortifia dans cette réſolution, & s'emporta fort contre le Roi qui prenoit le parti de Madame. Elle eut le deſſus néanmoins; & les Dames ne furent point de la Medianox, dont elles penſerent enrager.

La Comteſſe de Soiſſons, qui depuis long-temps avoit été jalouſe de Madame juſqu'à la folie, ne laiſſoit pas de vivre bien avec elle. Un jour qu'elle étoit malade, elle pria Madame de l'aller voir; & voulant être éclaircie de ſes ſentiments pour Vardes, après lui avoir fait beaucoup de proteſtations d'amitié, elle reprocha à Madame le commerce que

depuis trois ans elle avoit avec Vardes à ſon inſu : que ſi c'étoit galanterie, c'étoit lui faire un tour bien ſenſible ; & que ſi ce n'étoit qu'amitié, elle ne comprenoit pas pourquoi Madame vouloit la lui cacher, ſachant combien elle étoit attachée à ſes intérêts.

Comme Madame aimoit extrêmement à tirer ſes amies d'embarras, elle dit à la Comteſſe, qu'il n'y avoit jamais eu dans le cœur de Vardes aucuns ſentiments dont elle pût ſe plaindre. La Comteſſe pria Madame, puiſque cela étoit, de dire devant Vardes, qu'elle ne vouloit plus de commerce avec lui que par elle. Madame y conſentit ; on envoya quérir Vardes dans le moment : il fut un peu ſurpris ; mais quand il vit qu'au-lieu de chercher à le brouiller, Madame prenoit toutes les fau-

tes sur elle, il vint la remercier, & l'assura qu'il lui seroit toute sa vie redevable des marques de sa générosité.

Mais la Comtesse de Soissons, craignant toujours qu'on ne lui eût fait quelque finesse, tourna tant Vardes, qu'il se coupa sur deux ou trois choses; elle en parla à Madame pour s'éclaircir, & lui apprit que Vardes lui avoit fait une insigne trahison auprès du Roi, en lui montrant les lettres du Roi d'Angleterre.

Madame ne s'emporta pourtant pas contre Vardes; elle soutint toujours qu'il étoit innocent envers la Comtesse, quoiqu'elle fût très-mal contente de lui: mais elle ne vouloit pas paroître menteuse; & il falloit le paroître, pour dire la vérité.

La Comtesse dit pourtant tout le contraire à Vardes; ce qui acheva

de lui tourner la tête : il lui avoua tout, & comment il n'avoit tenu qu'à Madame qu'il ne l'eût vue de toute sa vie. Jugez dans quel désespoir fut la Comtesse. Elle envoya prier Madame de l'aller voir. Madame la trouva dans une douleur inconcevable des trahisons de son amant. Elle pria Madame de lui dire la vérité, & lui dit qu'elle voyoit bien que la raison qui l'en avoit empêchée étoit une bonté pour Vardes, que ses trahisons ne méritoient pas.

Sur cela elle conta à Madame tout ce qu'elle savoit; & dans cette confrontation, qu'elles firent entr'elles, elles découvrirent des tromperies qui passent l'imagination. La Comtesse jura qu'elle ne verroit Vardes de sa vie; mais que ne peut une violente inclination ! Vardes joua si bien la comédie, qu'il l'appaisa.

Fin de la troisieme Partie.

QUATRIEME PARTIE.

DAns ce temps, le Comte de Guiches revint de Pologne : Monsieur souffrit qu'il revînt à la Cour ; mais il exigea de son pere, qu'il ne se trouveroit pas dans les lieux où se trouveroit Madame. Il ne laissoit pas de la rencontrer souvent, & de l'aimer en la revoyant, quoique l'absence eût été longue, que Madame eût rompu avec lui, & qu'il fût incertain de ce qu'il devoit croire de l'affaire de Vardes.

Il ne savoit plus de moyen de s'éclaircir avec Madame; Dodoux qui étoit le seul homme en qui il se fioit, n'étoit pas à Fontainebleau : & ce qui acheva de le mettre au désespoir, fut que comme Madame savoit que le Roi étoit instruit des

lettres qu'elle lui avoit écrites à Nancy, & du portrait qu'il avoit d'elle, elle les lui fit redemander par le Roi même, à qui il les rendit avec toute la douleur possible, & toute l'obéissance qu'il a toujours eue pour les ordres de Madame.

Cependant Vardes, qui se sentoit coupable envers son ami, lui embrouilla tellement les choses, qu'il lui pensa faire tourner la tête : tous ses raisonnements lui faisoient connoître qu'il étoit trompé; mais il ignoroit si Madame avoit part à la tromperie, ou si Vardes seul étoit coupable : son humeur violente ne le pouvant laisser dans cette inquiétude, il résolut de prendre Madame de Mekelbourg pour juge, & Vardes la lui nomma comme un témoin de sa fidélité; mais il ne le voulut, qu'à condition que Madame y consentiroit.

Il lui en écrivit par Vardes, pour l'en prier : Madame étoit accouchée de Mademoiselle de Valois, & ne voyoit encore personne ; mais Vardes lui demanda une audience avec tant d'instance, qu'elle la lui accorda. Il se jetta d'abord à genoux devant elle ; il se mit à pleurer & à lui demander grace, lui offrant de cacher, si elle vouloit être de concert avec lui, tout le commerce qui avoit été entr'eux.

Madame lui déclara qu'au-lieu d'accepter cette proposition, elle vouloit que le Comte de Guiches en sût la vérité ; que comme elle avoit été trompée, & qu'elle avoit donné dans des panneaux dont personne n'auroit pu se défendre, elle ne vouloit pas d'autre justification que la vérité, au travers de laquelle on verroit que ses bontés, entre les mains de tout autre que de lui, n'au-

roient pas été tournées comme elles l'avoient été.

Il voulut ensuite lui donner la lettre du Comte de Guiches ; mais elle la refusa, & elle fit très-bien: car Vardes l'avoit déja montrée au Roi, & lui avoit dit que Madame le trompoit.

Il pria encore Madame de nommer quelqu'un pour les accommoder; elle consentit, pour empêcher qu'ils ne se battissent, que la paix se fît chez Madame de Mekelbourg; mais Madame ne voulut pas qu'il parût que cette entrevue se fît de son consentement. Vardes, qui avoit espéré toute autre chose, fut dans un désespoir non-pareil; il se cognoit la tête contre les murailles; il pleuroit & faisoit toutes les extravagances possibles : mais Madame tint ferme, & ne se relâcha point, dont bien lui prit.

Quand Vardes fut sorti, le Roi arriva ; Madame lui conta comment la chose s'étoit passée, dont le Roi fut si content, qu'il entra en éclaircissement avec elle, & lui promit de l'aider à démêler les fourberies de Vardes, qui se trouverent si excessives, qu'il seroit impossible de les définir.

Madame se tira de ce labyrinthe, en disant toujours la vérité ; & sa sincérité la maintint auprès du Roi.

Le Comte de Guiches cependant étoit très-affligé de ce que Madame n'avoit pas voulu recevoir sa lettre ; il crut qu'elle ne l'aimoit plus, & il prit la résolution de voir Vardes chez Madame de Mekelbourg, pout se battre contre lui : elle ne les voulut point recevoir ; de sorte qu'il demeurerent dans un état, dont on attendoit tous les jours quelque éclat horrible.

Le

Le Roi retourna en ce temps à Vincennes. Le Comte de Guiches, qui ne ſavoit dans quels ſentiments Madame étoit pour lui, ne pouvant plus demeurer dans cette incertitude, réſolut de prier la Comteſſe de Grammont, qui étoit Angloiſe, de parler à Madame; & il l'en preſſa tant, qu'elle y conſentit. Son Mari même ſe chargea d'une lettre qu'elle ne voulut pas recevoir. Madame lui dit que le Comte de Guiches avoit été amoureux de Mademoiſelle de Grancey, ſans lui avoir fait dire que c'étoit un prétexte; qu'elle ſe trouvoit heureuſe de n'avoir point d'affaires avec lui, & que, s'il eût agi autrement, ſon inclination & la reconnoiſſance l'auroient fait conſentir, malgré les dangers auxquels elle s'expoſoit, à conſerver pour lui les ſentiments qu'il auroit pu deſirer.

Cette froideur renouvella telle-ment la paſſion du Comte de Gui-ches, qu'il étoit tous les jours chez la Comteſſe de Grammont, pour la prier de parler à Madame en ſa fa-veur. Enfin, le haſard lui donna oc-caſion de lui parler à elle-même, plus qu'il ne l'eſpéroit.

Madame de la Vieville donna un bal chez elle; Madame fit partie pour y aller en maſque avec Mon-ſieur; & pour n'être pas reconnue, elle fit habiller magnifiquement ſes filles, & quelques Dames de ſa ſui-te; & elle, avec Monſieur, alla avec des capes dans un carroſſe emprunté.

Ils trouverent à la porte une trou-pe de maſques. Monſieur leur pro-poſa, ſans les connoître, de s'aſſo-cier à eux, & en prit un par la main; Madame en fit autant: jugez quelle fut ſa ſurpriſe, quand elle trouva la main eſtropiée du Comte de Gui-

ches, qui reconnut auſſi les ſachets dont les coëffes de Madame étoient parfumées ; peu s'en fallut qu'ils ne jettaſſent un cri tous les deux, tant cette aventure les ſurprit.

Ils étoient l'un & l'autre dans un ſi grand trouble, qu'ils monterent l'eſcalier ſans ſe rien dire. Enfin, le Comte de Guiches, ayant reconnu Monſieur, & ayant vu qu'il s'étoit allé aſſeoir loin de Madame, s'étoit mis à ſes genoux, & eut le temps non-ſeulement de ſe juſtifier, mais d'apprendre de Madame tout ce qui s'étoit paſſé pendant ſon abſence. Il eut beaucoup de douleur qu'elle eût écouté Vardes ; mais il ſe trouva ſi heureux de ce que Madame lui pardonnoit ſa ravauderie avec Mademoiſelle de Grancey, qu'il ne ſe plaignit pas.

Monſieur rappella Madame ; & le Comte de Guiches, de peur d'ê-

tre reconnu, fortit le premier : mais le hafard qui l'avoit amené en ce lieu, le fit amufer au bas du degré. Monfieur étoit un peu inquiet de la converfation que Madame avoit eue : elle s'en apperçut ; & la crainte d'être queftionnée, fit que le pied lui manqua ; & du haut de l'efcalier, elle alla bronchant jufqu'en-bas, où étoit le Comte de Guiches, qui, en la retenant, l'empêcha de fe tuer, car elle étoit groffe.

Toutes chofes fembloient, comme vous voyez, aider à fon raccommodement ; auffi s'acheva-t-il. Madame reçut enfuite de fes lettres ; & un foir que Monfieur étoit allé en mafque, elle le vit chez la Comteffe de Grammont, où elle attendoit Monfieur pour faire Medianox.

Dans ce même temps, Madame trouva l'occafion de fe venger de Vardes. Le Chevalier de Lorraine étoit

amoureux d'une des filles de Madame, qui s'appelloit Fiennes. Un jour qu'il ſe trouva chez la Reine, devant beaucoup de gens, on lui demanda à qui il en vouloit; quelqu'un répondit que c'étoit à Fiennes. Vardes dit qu'il auroit bien mieux fait de s'adreſſer à ſa maîtreſſe : cela fut rapporté à Madame par le Comte de Grammont, elle ſe le fit raconter par le Marquis de Villeroi, ne voulant pas nommer l'autre; & l'ayant engagé dans la choſe, auſſi-bien que le Chevalier de Lorraine, elle en fit ſes plaintes au Roi, & le pria de chaſſer Vardes. Le Roi trouva la punition un peu rude; mais il le promit. Vardes demanda à n'être mis qu'à la Baſtille, où tout le monde l'alla voir.

Ses amis publierent que le Roi avoit conſenti avec peine à cette punition, & que Madame n'avoit pu

le faire caſſer. Voyant qu'en effet cela ſe trouvoit avantageuſement pour lui, Madame repria le Roi de l'envoyer à ſon Gouvernement; ce qu'il lui accorda.

La Comteſſe de Soiſſons, enragée de ce que Madame lui ôtoit également Vardes, par ſa haine & par ſon amitié, & ſon dépit ayant augmenté par la hauteur avec laquelle toute la jeuneſſe de la Cour avoit ſoutenu que Vardes étoit puniſſable, elle réſolut de s'en venger ſur le Comte de Guiches.

Elle dit au Roi que Madame avoit fait ce ſacrifice au Comte de Guiches, & qu'il auroit regret d'avoir ſervi ſa haine, s'il ſavoit tout ce que le Comte de Guiches avoit fait contre lui.

Montalais, qu'une fauſſe généroſité faiſoit ſouvent agir, écrivit à Vardes, que s'il vouloit s'aban-

donner à ſa conduite, elle auroit trois lettres qui pouvoient le tirer d'affaire. Il n'accepta pas le parti; mais la Comteſſe de Soiſſons ſe ſervit de la connoiſſance de ces lettres, pour obliger le Roi à perdre le Comte de Guiches. Elle accuſa le Comte d'avoir voulu livrer Dunkerque aux Anglois, & d'avoir offert à Madame le Régiment des Gardes. Elle eut l'imprudence de mêler à tout cela la lettre d'Eſpagne. Heureuſement le Roi parla à Madame de tout ceci; il lui parut d'une telle rage contre le Comte de Guiches, & ſi obligé à la Comteſſe de Soiſſons, que Madame ſe vit dans la néceſſité de perdre tous les deux, pour ne pas voir la Comteſſe de Soiſſons ſur le Trône, après avoir accablé le Comte de Guiches. Madame fit pourtant promettre au Roi qu'il pardonne-

roit au Comte de Guiches, si elle lui pouvoit prouver que ses fautes étoient petites en comparaison de celles de Vardes & de la Comtesse de Soissons. Le Roi le lui promit, & Madame lui conta tout ce qu'elle savoit. Ils conclurent ensemble qu'il chasseroit la Comtesse de Soissons, & qu'il mettroit Vardes en prison. Madame avertit le Comte de Guiches en diligence par le Maréchal de Grammont, & lui conseilla d'avouer sincérement toutes choses, ayant trouvé que dans toutes les matieres embrouillées, la vérité seule tire les gens d'affaire: quelque délicat que cela fût, le Comte de Guiches en remercia Madame, &, sur cette affaire, ils n'eurent de commerce que par le Maréchal de Grammont: la régularité fut si grande de part & d'autre, qu'ils ne se couperent jamais, & le Roi ne s'ap-

perçut point de ce concert. Il envoya prier Montalais de lui dire la vérité; vous ſaurez ce détail d'elle : je vous dirai ſeulement que le Maréchal, qui n'avoit tenu que par miracle une auſſi bonne conduite que celle qu'il avoit eue, ne put long-temps ſe démentir; & ſon effroi lui fit envoyer ſon fils en Hollande, qui n'auroit pas été chaſſé s'il eût tenu bon.

Il en fut ſi affligé, qu'il en tomba malade. Son pere ne laiſſa pas de le preſſer de partir; Madame ne vouloit pas qu'il lui dît adieu, parce qu'elle ſavoit qu'on l'obſervoit, & qu'elle n'étoit plus dans cet âge où ce qui étoit périlleux, lui paroiſſoit plus agréable : mais comme le Comte de Guiches ne pouvoit partir ſans voir Madame, il ſe fit faire un habit de livrée de la Valiere; & comme on portoit Mada-

me en chaiſe dans le Louvre, il eut la liberté de lui parler. Enfin, le jour du départ arriva : le Comte avoit toujours la fievre; il ne laiſſa pas de ſe trouver dans la rue avec ſon déguiſement ordinaire : mais les forces lui manquerent quand il lui fallut prendre le dernier congé. Il tomba évanoui; & Madame reſta dans la douleur de le voir dans cet état, au haſard d'être reconnu, ou de demeurer ſans ſecours. Depuis ce temps-là, Madame ne l'a point revu.

Madame étoit revenue d'Angleterre avec toute la gloire & le plaiſir que peut donner un voyage cauſé par l'amitié, & ſuivi d'un bon ſuccès dans les affaires. Le Roi ſon frere, qu'elle aimoit chérement, lui avoit témoigné une tendreſſe & une conſidération extraordinaire. On ſavoit, quoique très-

confuſément, que la négociation dont elle ſe mêloit, étoit ſur le point de ſe conclure : elle ſe voyoit, à vingt-ſix ans, le lien des deux plus grands Rois de ce ſiecle ; elle avoit entre les mains un Traité, d'où dépendoit le ſort d'une partie de l'Europe : le plaiſir & la conſidération que donnent les affaires, ſe joignant en elle aux agréments que donnent la jeuneſſe & la beauté, il y avoit une grace & une douceur répandue dans toute ſa perſonne, qui lui attiroient une ſorte d'hommage, qui lui devoit être d'autant plus agréable, qu'on le rendoit plus à la perſonne qu'au rang.

Cet état de bonheur étoit troublé par l'éloignement où Monſieur étoit pour elle, depuis l'affaire du Chevalier de Lorraine ; mais, ſelon toutes les apparences, les bonnes

graces du Roi lui euſſent fourni les moyens de ſortir de cet embarras; enfin, elle étoit dans la plus agréable ſituation où elle ſe fût jamais trouvée, lorſqu'une mort, moins attendue qu'un coup de tonnerre, termina une ſi belle vie, & priva la France de la plus aimable Princeſſe qui vivra jamais.

Relation de la Mort de Madame.

Le 24 Juin de l'année 1670, huit jours après ſon retour d'Angleterre, Monſieur & elle allerent à Saint-Cloud. Le premier jour qu'elle y alla, elle ſe plaignit d'un mal de côté, & d'une douleur dans l'eſtomac, à laquelle elle étoit ſujette: néanmoins, comme il faiſoit extrêmement chaud, elle voulut ſe bai-

gner dans la riviere; Monſieur Gueſlin, ſon premier Médecin, fit tout ce qu'il put pour l'en empêcher; mais quoi qu'il lui pût dire, elle ſe baigna le vendredi; & le ſamedi elle s'en trouva ſi mal, qu'elle ne ſe baigna point. J'arrivai à Saint-Cloud le ſamedi à dix heures du ſoir; je la trouvai dans les jardins; elle me dit que je lui trouverois mauvais viſage, & qu'elle ne ſe portoit pas bien. Elle avoit ſoupé comme à ſon ordinaire, & elle ſe promena au clair de la lune juſqu'à minuit. Le lendemain, Dimanche 29 Juin, elle ſe leva de bonne heure, & deſcendit chez Monſieur qui ſe baignoit; elle fut long-temps auprès de lui; & en ſortant de ſa Chambre, elle entra dans la mienne, & me fit l'honneur de me dire qu'elle avoit bien paſſé la nuit.

Un moment après, je montai chez

elle. Elle me dit qu'elle étoit chagrine; & la mauvaiſe humeur dont elle parloit, auroit fait les belles heures des autres femmes, tant elle avoit de douceur naturelle, & tant elle étoit peu capable d'aigreur & de colere.

Comme elle me parloit, on lui vint dire que la Meſſe étoit prête. Elle l'alla entendre; & en revenant dans ſa chambre, elle s'appuya ſur moi, & me dit avec cet air de bonté qui lui étoit ſi particulier, qu'elle ne ſeroit pas de ſi méchante humeur ſi elle pouvoit cauſer avec moi: mais qu'elle étoit ſi laſſe de toutes les perſonnes qui l'environnoient, qu'elle ne les pouvoit plus ſupporter.

Elle alla enſuite voir peindre Mademoiſelle, dont un excellent Peintre Anglois faiſoit le portrait, & elle ſe mit à parler à Madame d'Eſ-

pernon, & à moi, de ſon voyage d'Angleterre & du Roi ſon Frere.

Cette converſation qui lui plaiſoit, lui redonna de la joie : on ſervit le dîner, elle mangea comme à ſon ordinaire ; & après le dîner, elle ſe coucha ſur des carreaux ; ce qu'elle faiſoit aſſez ſouvent lorſqu'elle étoit en liberté : elle m'avoit fait mettre auprès d'elle, en ſorte que ſa tête étoit quaſi ſur moi.

Le même Peintre Anglois peignoit Monſieur ; on parloit de toutes ſortes de choſes, & cependant elle s'endormit. Pendant ſon ſommeil, elle changea ſi conſidérablement, qu'après l'avoir long-temps regardée, j'en fus ſurpriſe, & je penſai qu'il falloit que ſon eſprit contribuât fort à parer ſon viſage, puiſqu'il le rendoit ſi agréable, lorſqu'elle étoit éveillée, & qu'elle l'é-

toit ſi peu quand elle étoit endormie. J'avois tort néanmoins de faire cette réflexion; car je l'avois vue dormir pluſieurs fois, & je ne l'avois pas vue moins aimable.

Après qu'elle fut éveillée, elle ſe leva du lieu où elle étoit; mais avec un ſi mauvais viſage, que Monſieur en fut ſurpris, & me le fit remarquer.

Elle s'en alla enſuite dans le Sallon, où elle ſe promena quelque temps avec Boisfranc, Tréſorier de Monſieur; & en lui parlant, elle ſe plaignit pluſieurs fois de ſon mal de côté.

Monſieur deſcendit pour aller à Paris, où il avoit réſolu de ſe rendre; il trouva Madame de Mekelbourg ſur le degré, & remonta avec elle. Madame quitta Boisfranc, & vint à Madame de Mekelbourg; comme elle parloit à elle, Madame

de Gamaches lui apporta, auſſi-bien qu'à moi, un verre d'eau de chicorée, qu'elle avoit demandé il y avoit déja quelque temps. Madame de Gourdon, ſa Dame d'atour, le lui préſenta. Elle le but; & en remettant d'une main la taſſe ſur la ſoucouppe, de l'autre elle ſe prit le côté, & dit avec un ton qui marquoit beaucoup de douleur : Ah! quel point de côté ; ah! quel mal! je n'en puis plus.

Elle rougit en prononçant ces paroles; & dans le moment d'après, elle pâlit d'une pâleur livide, qui nous ſurprit tous; elle continua de crier, & dit qu'on l'emportât, comme ne pouvant plus ſe ſoutenir.

Nous la prîmes ſous les bras; elle marchoit à peine, & toute courbée; on la déshabilla dans un inſtant; je la ſoutenois pendant qu'on la délaçoit; elle ſe plaignoit toujours, &

je remarquai qu'elle avoit les larmes aux yeux : j'en fus étonnée & attendrie ; car je la connoissois pour la personne du monde la plus patiente.

Je lui dis, en lui baisant les bras que je soutenois, qu'il falloit qu'elle souffrît beaucoup : elle me dit que cela étoit inconcevable. On la mit au lit; & sitôt qu'elle y fut, elle cria encore plus qu'elle n'avoit fait, & se jetta d'un côté & d'un autre, comme une personne qui souffroit infiniment. On alla en même-temps appeller son premier Médecin, Monsieur Esprit ; il vint, & dit que c'étoit la colique, & ordonna les remedes ordinaires à de semblables maux : cependant les douleurs étoient inconcevables. Madame dit que son mal étoit plus considérable qu'on ne pensoit, qu'elle alloit mourir, qu'on lui allât querir un Confesseur.

Monſieur étoit devant ſon lit ; elle l'embraſſa, & lui dit avec une douceur & un air capable d'attendrir les cœurs les plus barbares : Hélas ! Monſieur, vous ne m'aimez plus, il il y long-temps ; mais cela eſt injuſte, je ne vous ai jamais manqué. Monſieur parut fort touché ; & tout ce qui étoit dans ſa chambre l'étoit tellement, qu'on n'entendoit plus que le bruit que font des perſonnes qui pleurent.

Tout ce que je viens de dire s'étoit paſſé en moins d'une demi-heure. Madame crioit toujours qu'elle ſentoit des douleurs terribles dans le creux de l'eſtomac ; tout d'un coup elle dit qu'on regardât à cette eau, qu'elle avoit bue, que c'étoit du poiſon, qu'on avoit peut-être pris une bouteille pour l'autre, qu'elle étoit empoiſonnée, qu'elle le ſentoit bien, qu'on lui donnât du contre-poiſon.

J'étois dans la ruelle auprès de Monsieur; & quoique je le crusse fort incapable d'un pareil crime, un étonnement ordinaire à la malignité humaine, me le fit observer avec attention. Il ne fut ni ému ni embarrassé de l'opinion de Madame; il dit qu'il falloit donner de cette eau à un chien; il opina, comme Madame, qu'on allât querir de l'huile & du contrepoison, pour ôter à Madame une pensée si fâcheuse. Madame Desbordes, sa premiere femme de chambre, qui étoit absolument à elle, lui dit qu'elle avoit fait l'eau, & en but; mais Madame persévéra toujours à vouloir de l'huile & du contrepoison: on lui donna l'un & l'autre. Sainte Foi, premier valet-de-chambre de Monsieur, lui apporta de la poudre de vipere; elle lui dit qu'elle la prenoit de sa main, parce qu'elle se fioit à

lui. On lui fit prendre plusieurs drogues dans cette pensée de poison, & peut-être plus propres à lui faire du mal, qu'à la soulager : ce qu'on lui donna, la fit vomir ; elle en avoit déja eu envie plusieurs fois avant que d'avoir rien pris ; mais ses vomissements ne furent qu'imparfaits, & ne lui firent jetter que quelques flegmes, & une partie de la nourriture qu'elle avoit prise. L'agitation de ces remedes, & les excessives douleurs qu'elle souffroit, la mirent dans un abattement qui nous parut du repos : mais elle nous dit qu'il ne falloit pas se tromper, que ses douleurs étoient toujours égales ; qu'elle n'avoit plus la force de crier, & qu'il n'y avoit point de remede à son mal.

Il sembla qu'elle avoit une certitude entiere de sa mort, & qu'elle s'y résolut comme à une chose in-

différente : ſelon toutes les apparences, la penſée du poiſon étoit établie dans ſon eſprit; & voyant que les remedes avoient été inutiles, elle ne ſongeoit plus à la vie, & ne penſoit qu'à ſouffrir ſes douleurs avec patience. Elle commença à avoir beaucoup d'appréhenſion. Monſieur appella Madame de Gamaches, pour tâter ſon poux ; les Médecins n'y penſoient pas; elle ſortit de la ruelle, épouvantée, & nous dit quelle n'en trouvoit point à Madame, & qu'elle avoit toutes les extrémités froides. Cela nous fit peur; Monſieur en parut effrayé. Monſieur Eſprit dit que c'étoit un accident ordinaire à la colique, & qu'il répondoit de Madame. Monſieur ſe mit en colére, & dit qu'il lui avoit répondu de Monſieur de Valois, & qu'il étoit mort; qu'il lui répondoit de Madame, & qu'elle mourroit encore.

Cependant le Curé de St. Cloud, qu'elle avoit mandé, étoit venu. Monſieur me fit l'honneur de me demander ſi on parleroit à ce Confeſſeur : je la trouvois fort mal ; il me ſembloit que ſes douleurs n'étoient point celles d'une colique ordinaire : mais néanmoins j'étois bien éloignée de prévoir ce qui devoit arriver, & je n'attribuois les penſées qui me venoient dans l'eſprit, qu'à l'intérêt que je prenois à ſa vie.

Je répondis à Monſieur, qu'une confeſſion faite dans la vue de la mort, ne pouvoit être que très-utile ; & Monſieur m'ordonna de lui aller dire que le Curé de St. Cloud étoit venu. Je le ſuppliai de m'en diſpenſer, & je lui dis que comme elle l'avoit demandé, il n'y avoit qu'à le faire entrer dans ſa chambre. Monſieur s'approcha de ſon lit ; & d'elle-

même, elle me redemanda un Confesseur, mais sans paroître effrayée, & comme une personne qui songeoit aux seules choses qui lui étoient nécessaires dans l'état où elle étoit.

Une de ses premieres femmes de chambre étoit passée à son chevet, pour la soutenir; elle ne voulut point qu'elle s'ôtât, & se confessa devant elle. Après que le Confesseur se fut retiré, Monsieur s'approcha de son lit; elle lui dit quelques mots assez bas que nous n'entendîmes point, & cela nous parut encore quelque chose de doux & d'obligeant.

L'on avoit fort parlé de la saigner, mais elle souhaitoit que ce fût du pied: Monsieur Esprit vouloit que ce fût du bras; enfin, il détermina qu'il le falloit ainsi: Monsieur vint le dire à Madame, comme une chose à quoi elle auroit peut-être de

la

la peine à ſe réſoudre ; mais elle répondit qu'elle vouloit tout ce qu'on ſouhaitoit, que tout lui étoit indifférent, & qu'elle ſentoit bien qu'elle n'en pouvoit revenir. Nous écoutions ces paroles comme des effets d'une douleur violente, qu'elle n'avoit jamais ſentie, & qui lui faiſoit croire qu'elle alloit mourir.

Il n'y avoit pas plus de trois heures qu'elle ſe trouvoit mal. Gueſlin, que l'on avoit envoyé querir à Paris, arriva avec Monſieur Valet, qu'on avoit envoyé chercher à Verſailles. Si-tôt que Madame vit Gueſlin, en qui elle avoit beaucoup de confiance, elle lui dit qu'elle étoit bien-aiſe de le voir, qu'elle étoit empoiſonnée, & qu'il la traitât ſur ce fondement. Je ne ſais s'il le crut, & s'il fut perſuadé qu'il n'y avoit point de remede, ou s'il s'imagina qu'elle ſe trompoit, & que ſon mal

n'étoit pas dangereux; mais enfin il agit comme un homme qui n'avoit plus d'espérance, ou qui ne voyoit point de danger. Il consulta avec Monsieur Valet, & avec Monsieur Esprit; & après une conférence assez longue, ils vinrent tous trois trouver Monsieur, & l'assurerent sur leur vie qu'il n'y avoit point de danger. Monsieur vint le dire à Madame; elle lui dit qu'elle connoissoit mieux son mal que le Médecin, & qu'il n'y avoit point de remede: mais elle dit cela avec la même tranquillité & la même douceur, que si elle eût parlé d'une chose indifférente.

Monsieur le Prince la vint voir; elle lui dit qu'elle se mouroit. Tout ce qui étoit auprès d'elle, reprit la parole pour lui dire qu'elle n'étoit pas en cet état; mais elle témoigna quelque sorte d'impatience de mou-

rir, pour être délivrée des douleurs qu'elle souffroit : il sembloit néanmoins que la saignée l'eût soulagée ; on la crut mieux ; Monsieur Valet s'en retourna à Versailles sur les neuf heures & demie, & nous demeurâmes autour de son lit à causer, la croyant sans aucun péril. On étoit quasi consolé des douleurs qu'elle avoit souffertes, espérant que l'état où elle avoit été serviroit à son raccommodement avec Monsieur. Il en paroissoit touché ; & Madame d'Espernon & moi, qui avions entendu ce qu'elle avoit dit, nous prenions plaisir à lui faire remarquer le prix de ses paroles.

Monsieur Valet avoit ordonné un lavement avec du Séné ; elle l'avoit pris ; & quoique nous n'entendissions guere la Médecine, nous jugions bien néanmoins qu'elle ne pouvoit sortir de l'état où elle étoit que par

une évacuation. La nature tendoit à sa fin par en-haut; elle avoit des envies continuelles de vomir : mais on ne lui donnoit rien pour lui aider.

Dieu aveugloit les Médecins, & ne vouloit pas même qu'ils tentassent des remedes capables de retarder une mort, qu'il vouloit rendre terrible. Elle entendit que nous disions qu'elle étoit mieux, & que nous attendions l'effet de ce remede avec impatience. Cela est si peu véritable, nous dit-elle, que si je n'étois pas Chrétienne, je me tuerois, tant mes douleurs sont excessives : il ne faut point souhaiter de mal à personne, ajouta-t-elle; mais je voudrois bien que quelqu'un pût sentir un moment ce que je souffre, pour connoître de quelle nature sont mes douleurs.

Cependant ce remede ne faisoit

rien ; l'inquiétude nous en prit : on appella Monsieur Esprit & Monsieur Gueslin ; ils dirent qu'il falloit encore attendre : elle répondit que si on sentoit ses douleurs, on n'attendroit pas si paisiblement. On fut deux heures entieres sur l'attente de ce remede, qui furent les dernieres où elle pouvoit recevoir du secours. Elle avoit pris quantité de remedes ; on avoit gâté son lit, elle voulut en changer, & on lui en fit un petit dans sa ruelle ; elle y alla sans qu'on l'y portât, & fit même le tour par l'autre ruelle, pour ne pas se mettre dans l'endroit de son lit qui étoit gâté. Lorsqu'elle fut dans ce petit lit, soit qu'elle expirât véritablement, soit qu'on la vît mieux, parce qu'elle avoit les bougies au visage, elle nous parut beaucoup plus mal. Les Médecins voulurent la voir de près, & lui ap-

porterent un flambeau ; elle les avoit toujours fait ôter, depuis qu'elle s'étoit trouvée mal.

Monsieur lui demanda si on ne l'incommodoit point. Ah ! non, Monsieur, lui dit-elle, rien ne m'incommode plus ; je ne serai pas en vie demain matin, vous le verrez. On lui donna un bouillon, parce qu'elle n'avoit rien pris depuis son dîner ; si-tôt qu'elle l'eut avalé, ses douleurs redoublerent, & devinrent aussi violentes qu'elles l'avoient été, lorsqu'elle avoit pris le verre de chicorée. La mort se peignit sur son visage, & on la voyoit dans des souffrances cruelles, sans néanmoins qu'elle parût agitée.

Le Roi avoit envoyé plusieurs fois savoir de ses nouvelles, & elle lui avoit toujours mandé qu'elle se mouroit. Ceux qui l'avoient vue, lui avoient dit qu'en effet elle étoit très-

mal; & Monſieur de Crequi, qui avoit paſſé à St. Cloud en allant à Verſailles, dit au Roi, qu'il la croyoit en grand péril: de ſorte que le Roi voulut la venir voir, & arriva à St. Cloud ſur les onze heures.

Lorſque le Roi arriva, Madame étoit dans ce redoublement de douleurs, que lui avoit cauſé le bouillon; il ſembla que les Médecins furent éclairés par ſa préſence: il les prit en particulier, pour ſavoir ce qu'ils en penſoient; & ces mêmes Médecins, qui deux heures auparavant en répondoient ſur leur vie, & qui trouvoient que les extrémités froides n'étoient qu'un accident de la colique, commencerent à dire qu'elle étoit ſans eſpérance, que cette froideur & ce pouls retiré étoit une marque de Cangrene, & qu'il falloit lui faire recevoir Notre-Seigneur.

La Reine & la Comtesse de Soissons étoient venues avec le Roi; Madame de la Valiere & Madame de Montespan étoient venues ensemble; je parlois à elle: Monsieur m'appella, & me dit en pleurant ce que ces Médecins venoient de dire; je fus surprise & touchée comme je le devois, & je répondis à Monsieur que les Médecins avoient perdu l'esprit, & qu'ils ne pensoient ni à sa vie, ni à son salut; qu'elle n'avoit parlé qu'un quart-d'heure au Curé de Saint Cloud, & qu'il falloit lui envoyer quelqu'un. Monsieur me dit qu'il alloit envoyer chercher Monsieur de Condom: je trouvai qu'on ne pouvoit mieux choisir; mais qu'en attendant, il falloit avoir Monsieur Feuillet, Chanoine, dont le mérite est connu.

Cependant le Roi étoit auprès de Madame. Elle lui dit qu'il per-

doit la plus véritable servante qu'il auroit jamais; il lui dit qu'elle n'étoit pas en si grand péril, mais qu'il étoit étonné de sa fermeté, & qu'il la trouvoit grande. Elle lui repliqua qu'il savoit bien qu'elle n'avoit jamais craint la mort, mais qu'elle avoit craint de perdre ses bonnes graces.

Ensuite le Roi lui parla de Dieu; il revint après dans l'endroit où étoient les Médecins : il me trouva désespérée de ce qu'ils ne lui donnoient point de remedes, & surtout l'émétique; il me fit l'honneur de me dire qu'ils avoient perdu la tramontane, qu'ils ne savoient ce qu'ils faisoient, & qu'il alloit essayer de leur remettre l'esprit. Il leur parla, & se rapprocha du lit de Madame, & lui dit qu'il n'étoit pas Médecin, mais qu'il venoit de proposer trente remedes aux Mé-

H v

decins ; ils répondirent qu'il falloit attendre. Madame prit la parole, & dit qu'il falloit mourir par les formes.

Le Roi voyant que, selon les apparences, il n'y avoit rien à espérer, lui dit adieu en pleurant. Elle lui dit qu'elle le prioit de ne point pleurer, qu'il l'attendrissoit, & que la premiere nouvelle qu'il auroit le lendemain seroit celle de sa mort.

Le Maréchal de Grammont s'approcha de son lit. Elle lui dit qu'il perdoit une bonne amie, qu'elle alloit mourir, & qu'elle avoit cru d'abord être empoisonnée par méprise.

Lorsque le Roi se fut retiré, j'étois auprès de son lit ; elle me dit : Madame de la Fayette, mon nez s'est déja retiré ; je ne lui répondis qu'avec des larmes ; car ce qu'elle me disoit étoit véritable ; & je n'y avois

pas encore pris garde : on la remit ensuite dans son grand lit, le hoquet lui prit. Elle dit à Monsieur Esprit, que c'étoit le hoquet de la mort : elle avoit déja demandé plusieurs fois quand elle mourroit ; elle le demandoit encore ; & quoiqu'on lui répondît comme à une personne qui n'en étoit pas proche, on voyoit bien qu'elle n'avoit aucune espérance.

Elle ne tourna jamais son esprit du côté de la vie, jamais un mot de réflexion sur la cruauté de sa destinée qui l'enlevoit dans le plus beau de son âge, point de questions aux Médecins pour s'informer s'il étoit possible de la sauver, point d'ardeur pour les remedes, qu'autant que la violence de ses douleurs lui en faisoit desirer ; une contenance paisible au milieu de la certitude de la mort, de l'opinion du poison, &

de ses souffrances qui étoient cruelles ; enfin, un courage dont on ne peut donner d'exemple, & qu'on ne sçauroit bien représenter.

Le Roi s'en alla, & les Médecins déclarerent qu'il n'y avoit aucune espérance. Monsieur Feuillet vint : il parla à Madame avec une austérité entiere ; mais il la trouva dans des dispositions qui alloient aussi loin que son austérité. Elle eut quelque scrupule que ses confessions passées n'eussent été nulles, & pria Monsieur Feuillet de lui aider à en faire une générale. Elle la fit avec de grands sentiments de piété, & de grandes résolutions de vivre en Chrétienne, si Dieu lui redonnoit la santé.

Je m'approchai de son lit après sa confession. Monsieur Feuillet étoit auprès d'elle, & un Capucin, son Confesseur ordinaire. Ce bon Pere

vouloit lui parler, & ſe jettoit dans des diſcours qui la fatiguoient : elle me regarda avec des yeux qui faiſoient entendre ce qu'elle penſoit ; & puis les retournant ſur ce Capucin : Laiſſez parler Monſieur Feuillet, mon Pere, lui dit-elle, avec une douceur admirable, comme ſi elle eût craint de le fâcher, vous parlerez à votre tour.

L'Ambaſſadeur d'Angleterre arriva dans ce moment ; ſitôt qu'elle le vit, elle lui parla du Roi ſon Frere, & de la douleur qu'il auroit de ſa mort. Elle en avoit déja parlé pluſieurs fois dans le commencement de ſon mal. Elle le pria de lui mander qu'il perdoit la perſonne du monde qui l'aimoit le mieux. Enſuite, l'Ambaſſadeur lui demanda ſi elle étoit empoiſonnée : je ne ſais ſi elle lui dit qu'elle l'étoit ; mais je ſais bien qu'elle lui dit qu'il n'en

falloit rien mander au Roi son Frere, qu'il falloit lui épargner cette douleur, & qu'il falloit sur-tout qu'il ne songeât point à en tirer vengeance, que le Roi n'en étoit point coupable, qu'il ne falloit point s'en prendre à lui.

Elle disoit toutes ces choses en Anglois; & comme le mot de poison est commun à la langue Françoise & à l'Angloise, M. Feuillet l'entendit, & interrompit la conversation, disant qu'il falloit sacrifier sa vie à Dieu, & ne pas penser à autre chose.

Elle reçut Notre-Seigneur; ensuite Monsieur s'étant retiré, elle demanda si elle ne le verroit plus: on l'alla querir; il vint l'embrasser en pleurant; elle le pria de se retirer, & lui dit qu'il l'attendrissoit.

Cependant elle diminuoit toujours, & elle avoit de temps en

temps des foiblesses qui attaquoient le cœur. Monsieur Brager, excellant Médecin, arriva. Il n'en désespéra pas d'abord : il se mit à consulter avec les autres Médecins : Madame les fit appeller ; ils dirent qu'on les laissât un peu ensemble : mais elle les envoya encore querir ; ils allerent auprès de son lit : on avoit parlé d'une saignée au pied. Si on la veut faire, dit-elle, il n'y a pas de temps à perdre, ma tête s'embarrasse, & mon estomac se remplit.

Ils demeurerent surpris d'une si grande fermeté ; & voyant qu'elle continuoit à vouloir la saignée, ils la firent faire ; mais il ne vint point de sang, & il en étoit très-peu venu de la premiere qu'on avoit faite. Elle pensa expirer pendant que son pied fut dans l'eau : les Médecins lui dirent qu'ils alloient faire un remede ;

mais elle répondit qu'elle vouloit l'Extrême-Onction avant que de rien prendre.

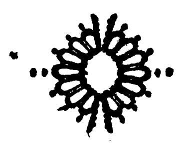
Monsieur de Condom arriva comme elle la recevoit; il lui parla de Dieu, conformément à l'état où elle étoit, & avec cette éloquence & cet esprit de Religion, qui paroît dans tous ses discours. Il lui fit faire les actes qu'il jugea nécessaires; elle entra dans tout ce qu'il lui dit, avec un zele & une présence d'esprit admirable.

Comme il parloit, sa premiere femme de chambre s'approcha d'elle, pour lui donner quelque chose dont elle avoit besoin; elle lui dit en Anglois, afin que Monsieur de Condom ne l'entendît pas, conservant jusqu'à la mort la politesse de son esprit: Donnez à Monsieur de Condom, lorsque je serai morte, l'émeraude que j'avois fait faire pour lui.

Comme il continuoit à lui parler de Dieu, il lui prit une eſpece d'envie de dormir, qui n'étoit en effet qu'une défaillance de la nature. Elle lui demanda ſi elle ne pouvoit pas prendre quelques moments de repos; il lui dit qu'elle le pouvoit, & qu'il alloit prier Dieu pour elle.

Monſieur Feuillet demeura au chevet de ſon lit; & quaſi dans le même moment, Madame lui dit de rappeller Monſieur de Condom, & qu'elle ſentoit bien qu'elle alloit expirer. Monſieur de Condom ſe rapprocha, & lui donna le Crucifix; elle le prit & l'embraſſa avec ardeur: Monſieur de Condom lui parloit toujours, & elle lui répondoit avec le même jugement que ſi elle n'eût pas été malade, tenant toujours le Crucifix attaché ſur ſa bouche: la mort ſeule le lui fit abandonner. Les forces lui manquerent,

elle le laissa tomber, & perdit la parole & la vie quasi en même temps. son agonie n'eut qu'un moment; & après deux ou trois petits mouvements convulsifs dans la bouche, elle expira à deux heures & demie du matin, & neuf heures après avoir commencé à se trouver mal.





On a cru faire plaisir au Lecteur d'ajouter à cette Histoire les Pieces suivantes.

A Paris le 30 Juin 1670, à 4 heures du matin.

(*) MYLORD,

JE suis bien fâché de me voir dans l'obligation, en vertu de mon emploi, de vous rendre compte de la plus triste aventure du monde. *Madame* étant à *Saint-Cloud*, le 29 du courant, avec beaucoup de compagnie, demanda, sur les cinq heures du soir, un verre d'eau de chi-

(*) *Cette Lettre est écrite au Comte d'Arlington, alors Secretaire d'Etat de Charles II, Roi d'Angleterre, par M. Montaigu, son Ambassadeur à Paris, mort depuis Duc de Montaigu.*

corée, qu'on lui avoit ordonné de boire, parce qu'elle s'étoit trouvée indiſpoſée pendant deux ou trois jours, après s'être baignée. Elle ne l'eut pas plutôt bu, qu'elle s'écria qu'elle étoit morte; & tombant entre les bras de Madame de *Mekelbourg*, elle demanda un Confeſſeur. Elle continua dans les plus grandes douleurs qu'on puiſſe s'imaginer, jusqu'à trois heures du matin, qu'elle rendit l'eſprit. Le Roi, la Reine, & toute la Cour reſterent auprès d'elle juſqu'à une heure avant ſa mort. Dieu veuille donner de la patience & de la conſtance au Roi notre Maître, pour ſupporter une affliction de cette nature. *Madame* a déclaré en mourant, qu'elle n'avoit nul autre regret en ſortant du monde, que celui que lui cauſoit la douleur qu'en recevroit le Roi ſon frere. S'étant trou-

vée un peu soulagée de ses grandes douleurs, que les Médecins nomment *Colique bilieuse*, elle me fit appeller, pour m'ordonner de dire de sa part les choses du monde les plus tendres, au Roi, & au Duc d'*Yorck*, ses freres. J'arrivai à *Saint-Cloud* une heure après qu'elle s'y fût trouvée mal, & je restai jusqu'à sa mort auprès d'elle. Jamais personne n'a marqué plus de piété & de résolution que cette Princesse, qui a conservé son bon sens jusqu'au dernier moment. Je me flatte que la douleur où je suis, vous fera excuser les imperfections que vous trouverez dans cette relation. Je suis persuadé que tous ceux qui ont eu l'honneur de connoître *Madame*, partageront avec moi l'affliction que doit causer une perte pareille. *Je suis, Mylord, &c.*



Extrait d'une (*) *Lettre écrite de White-hall le* (†) 28 *Juin* 1670.

MYLORD,

JE vous ai écrit toutes les nouvelles que nous avons ici, à l'exception de celle de la mort de *Madame*, dont le Roi eſt extrêmement affligé, auſſi-bien que toutes les perſonnes qui ont eu l'honneur de la connoître à *Douvres*. Les brouilleries de ſes Domeſtiques, & ſa mort ſubite, nous avoient d'abord fait croire qu'elle avoit été empoiſonneé : mais la connoiſſance qu'on nous a donnée depuis, du ſoin qu'on a pris

(*) *Cette Lettre fut écrite par le Comte d'Arlington à Monſieur le Chevalier Temple, alors Ambaſſadeur d'Angleterre, à la Haye.*

(†) *V. Style.*

d'examiner son corps, & les sentiments que nous apprenons qu'en a Sa Majesté *Très-Chrétienne*, laquelle a intérêt d'examiner cette affaire à fond, & qui est persuadée qu'elle est morte d'une mort naturelle, a levé la plus grande partie des soupçons que nous en avions. Je ne doute pas que Monsieur le Maréchal de Bellefonds, que j'apprends qui vient d'arriver, avec ordre de donner au Roi une relation particuliere de cet accident fatal, & qui nous apporte le procès-verbal de la mort de cette Princesse, & de la dissection de son corps, signé des principaux Médecins & Chirurgiens de *Paris*, ne nous convainque pleinement, que nous n'avons rien à regretter que la perte de cette aimable Princesse, sans qu'elle soit accompagnée d'aucunes circonstances odieuses, pour rendre notre douleur moins supportable.



A Paris, le 6 Juillet 1670.

(*) MYLORD,

J'Ai reçu les lettres de Votre Grandeur, celle du 17 Juin, par Monsieur le Chevalier *Jones*, & celle du 23 par la Poste. Je suppose que Monsieur le Maréchal de *Bellefonds* est arrivé à *Londres*. Outre le compliment de condoléance qu'il va faire au Roi, il tâchera, à ce que je crois, de désabuser notre Cour de l'opinion que *Madame* ait été empoisonnée, dont on ne pourra jamais désabuser celle-ci, ni tout le peuple. Comme cette Princesse s'en est plainte plusieurs

---

(*a*) *Cette Lettre est de Monsieur Montaigu, Ambassadeur d'Angleterre, au Comte d'Arlington.*

plusieurs fois dans ses douleurs, il ne faut pas s'étonner que cela fortifie le peuple dans la croyance qu'il en a. Toutes les fois que j'ai pris la liberté de la presser de me dire si elle croyoit qu'on l'eût empoisonnée, elle ne m'a pas voulu faire de réponse; voulant, à ce que je crois, épargner une augmentation si sensible de douleur au Roi notre Maître. La même raison m'a empêché d'en faire mention dans ma premiere Lettre : outre que je ne suis pas assez bon Médecin pour juger si elle a été empoisonnée ou non. L'on tâche ici de me faire passer pour l'auteur du bruit qui en court; je veux dire, *Monsieur*, qui se plaint que je le fais, pour rompre la bonne intelligence qui est établie entre les deux Couronnes.

Le Roi & les Ministres ont beaucoup de regret de la mort de *Ma-*

dame; car ils eſpéroient, qu'à ſa conſidération, ils engageroient le Roi notre Maître, à condeſcendre à des choſes, & à contracter une amitié avec cette Couronne, plus étroite qu'ils ne croyent pouvoir l'obtenir à préſent. Je ne prétends pas examiner ce qui s'eſt fait à cet égard, ni ce qu'on prétendoit faire, puiſque Votre Grandeur n'a pas jugé à propos de m'en communiquer la moindre partie: mais je ne ſaurois m'empêcher de ſavoir ce qui s'en dit publiquement; & je ſuis perſuadé que l'on ne refuſera rien ici que le Roi notre Maître puiſſe propoſer, pour avoir ſon amitié; & il n'y a rien de l'autre côté que les *Hollandois* ne faſſent, pour nous empêcher de nous rejoindre à la *France*. Tout ce que je ſouhaite ſavoir, *Mylord*, pendant que je ferai ici, eſt le langage dont je me dois ſervir en con-

versation avec les autres Ministres; afin de ne point passer pour ridicule avec le caractere dont je suis revêtu. Pendant que *Madame* étoit en vie, elle me faisoit l'honneur de se fier assez à moi, pour m'empêcher d'être exposé à ce malheur.»

Je suis persuadé que, pendant le peu de temps que vous l'avez connue en *Angleterre*, vous l'avez assez connue pour la regretter tout le temps de votre vie: & ce n'est pas sans sujet. Car personne n'a jamais eu meilleure opinion de qui que ce soit, en tous égards, que celle que cette Princesse avoit de vous. Et je crois qu'elle aimoit trop le Roi son frere, pour marquer la considération qu'elle faisoit paroître en toutes sortes d'occasions pour vous, depuis qu'elle a vécu en bonne intelligence avec vous, si elle n'eût été persuadée que vous le ser-

viez très-bien & très-fidélement. Quant à moi, j'ai fait une si grande perte, par la mort de cette Princesse, que je n'ai plus aucune joie dans ce Pays-ci, &, je crois, que je n'en aurai plus jamais dans aucun autre. Madame, après m'avoir tenu plusieurs discours pendant le cours de son mal, lesquels n'étoient remplis que de tendresse pour le le Roi notre Maître, me dit à la fin, qu'elle étoit bien fâchée de n'avoir rien fait pour moi avant sa mort, en échange du zele & de l'affection avec laquelle je l'avois servie depuis mon arrivée ici. Elle me dit qu'elle avoit six mille pistoles dispersées en plusieurs endroits, qu'elle m'ordonnoit de prendre pour l'amour d'elle. Je lui répondis qu'elle avoit plusieurs pauvres domestiques, qui en avoient plus de besoin que moi : que je ne l'avois jamais servie

par intérêt, & que je ne voulois pas abſolument les prendre; mais que s'il lui plaiſoit de me dire auxquels elle ſouhaitoit de les donner, je ne manquerois pas de m'en acquitter très-fidélement. Elle eut aſſez de préſence d'eſprit pour les nommer par leurs noms. Cependant elle n'eut pas plutôt rendu l'eſprit, que *Monſieur* ſe ſaiſit de toutes ſes clefs, & de ſon cabinet. Je demandai le lendemain à une de ſes femmes, où étoit cet argent, laquelle me dit qu'il étoit dans un tel endroit. C'étoit juſtement les premieres ſix mille piſtoles que le Roi notre Maître lui avoit envoyées. Dans le temps que cet argent arriva, elle avoit deſſein de s'en ſervir pour retirer quelques bijoux, qu'elle avoit engagés en attendant cette ſomme. Mais le Roi de *France* la lui avoit déja donnée deux jours avant que

celle-ci arrivât ; de ſorte qu'elle avoit gardé toute la ſomme que le Roi ſon frere lui avoit envoyée.

Sur cela j'ai demandé ladite ſomme à *Monſieur*, comme m'appartenant, & que l'ayant prêtée à *Madame*, deux de mes domeſtiques l'avoient remiſe entre les mains de deux de ſes femmes, leſquelles en ont rendu témoignage à ce Prince ; car elles ne ſavoient pas que ç'avoit été par ordre du Roi notre Maître. *Monſieur* en avoit déja emporté la moitié, & l'on m'a rendu le reſte. J'en ai diſpoſé en faveur des domeſtiques de *Madame*, ſelon les ordres qu'elle m'en avoit donnés en préſence de Monſieur l'Abbé de *Montaigu*, & de deux autres témoins. *Monſieur* m'a promis de me rendre le reſte, que je ne manquerai pas de diſtribuer entr'eux de la même maniere. Cependant s'ils n'ont

l'esprit de le cacher, *Monsieur* ne manquera pas de leur ôter, dès que cela parviendra à sa connoissance. Je n'avois nul autre moyen de l'obtenir pour ces pauvres gens-là, & je ne doute pas que le Roi n'aime mieux qu'ils en profitent que *Monsieur*. Je vous prie de l'apprendre au Roi pour ma décharge, & que cela n'aille pas plus loin. Monsieur le Chevalier *Hamilton* en a été témoin avec Monsieur l'Abbé de *Montaigu*. J'ai cru qu'il étoit nécessaire de vous faire cette relation. Je suis, Mylord, *&c.*

P. S. Depuis ma Lettre écrite, je viens d'apprendre de très-bonne part, & d'une personne qui est dans la confidence de *Monsieur*, qu'il n'a pas voulu délivrer les papiers de *Madame*, à la requête du Roi, avant que de se les être fait lire & interpréter par Monsieur l'Abbé de *Mon-*

taigu ; & même que ne se fiant pas entiérement à lui, il a employé pour cet effet d'autres personnes qui entendent la langue, & entr'autres Madame de *Fienne ;* de sorte que ce qui s'est passé de plus secret entre le Roi & *Madame*, est & sera publiquement connu de tout le monde. Il y avoit quelque chose en chiffre, qui l'embarrasse fort, & qu'il prétend pourtant deviner. Il se plaint extrêmement du Roi notre Maître, à l'égard de la correspondance qu'il entretenoit avec *Madame*, & de ce qu'il traitoit d'affaires avec elle à son insu. J'espere que Monsieur l'Abbé de *Montaigu* vous en donnera une relation plus particuliere que je ne le puis faire. Car quoique *Monsieur* lui ait recommandé le secret à l'égard de tout le monde, il ne sauroit s'étendre jusqu'à vous, si les affaires du Roi notre Maître y sont intéressées.



AU ROI.

A Paris, *le* 15 *Juillet* 1670.

SIRE,

JE dois commencer cette (*) Lettre en ſuppliant très-humblement Votre Majeſté de me pardonner la liberté que je prends de l'entretenir ſur un ſi triſte ſujet, & du malheur que j'ai eu d'être témoin de la plus cruelle & de la plus généreuſe mort dont on ait jamais oui parler. J'eus l'honneur d'entretenir Madame aſſez long-temps le Samedi, jour précédent de celui de ſa mort. Elle me dit qu'elle voyoit bien qu'il étoit impoſſible qu'elle pût jamais être

(*) *Cette Lettre eſt écrite par M. Montaigu, à Charles II, Roi d'Angleterre.*

heureuse avec Monsieur, lequel s'é-toit emporté contr'elle plus que jamais, deux jours auparavant à Versailles, où il l'avoit trouvée dans une conférence secrete avec le Roi, sur des affaires qu'il n'étoit pas à propos de lui communiquer. Elle me dit que Votre Majesté & le Roi de France, aviez résolu de faire la guerre à la Hollande, dès que vous seriez demeurés d'accord de la maniere dont vous la deviez faire. Ce sont-là les dernieres paroles que cette Princesse me fit l'honneur de me dire avant sa maladie; car Monsieur étant entré dans ce moment, nous interrompit, & je m'en retournai à Paris. Le lendemain, lorsqu'elle se trouva mal, elle m'appella deux ou trois fois, & Madame de *Mekelbourg* m'envoya chercher. Dès qu'elle me vit, elle me dit: Vous voyez le triste état où je suis, j

me meurs. Hélas! que je plains le Roi mon Frere! Car je ſuis aſſurée qu'il va perdre la perſonne du monde qui l'aime le mieux. Elle me rappella un peu après, & m'ordonna de ne pas manquer de dire au Roi ſon Frere les choſes du monde les plus tendres de ſa part, & de le remercier de tous ſes ſoins pour elle. Elle me manda enſuite ſi je me ſouvenois bien de ce qu'elle m'avoit dit le jour précédent, des intentions qu'avoit Votre Majeſté de ſe joindre à la France contre la Hollande: je lui dis qu'oui; ſur quoi elle ajouta: Je vous prie de dire à mon Frere, que je ne lui ai jamais perſuadé de le faire par intérêt, & que ce n'étoit que parce que j'étois convaincue que ſon honneur & ſon avantage y étoient également intéreſſés. Car je l'ai toujours aimé plus que ma vie, & je n'ai nul autre regret en la per-

dant, que celui de le quitter. Elle m'appella plusieurs fois pour me dire de ne pas oublier de vous dire cela, & me parla en Anglois. Je pris alors la liberté de lui demander si elle ne croyoit pas qu'on l'eût empoisonnée : son Confesseur qui étoit présent, & qui entendit ce mot-là, lui dit : Madame, n'accusez personne, & offrez à Dieu votre mort en sacrifice. Cela l'empêcha de me répondre ; & quoique je fisse plusieurs fois la même demande, elle ne me répondit qu'en levant les épaules. Je lui demandai la cassette où étoient toutes ses lettres, pour les envoyer à Votre Majesté ; & elle m'ordonna de les demander à Madame de Borde, laquelle s'évanouissant à tout moment, & mourant de douleur de voir sa maîtresse en un état si déplorable, Monsieur s'en saisit avant qu'elle pût revenir

à elle. Elle m'ordonna de prier Votre. Majesté d'assister tous ses pauvres domestiques, & d'écrire à Mylord Arlington de vous en faire souvenir. Elle ajouta à cela: Dites auRoi mon Frere, que j'espere qu'il fera pour lui, pour l'amour de moi, ce qu'il m'a promis; car c'est un homme qui l'aime, & qui le sert bien. Elle dit plusieurs choses ensuite tout haut en *François*, plaignant l'affliction qu'elle savoit que sa mort donneroit à Votre Majesté. Je supplie encore une fois Votre Majesté de pardonner le malheur, où je me trouve réduit, de lui apprendre cette fatale nouvelle; puisque de tous ses serviteurs, il n'y en a pas un seul qui souhaite avec plus de passion & de sincérité son bonheur & sa satisfaction que celui, Sire, qui est, de Votre Majesté, *&c.*



A Paris, le 15 Juillet 1670.

(*) MYLORD,

SElon les ordres de Votre Grandeur, je vous envoye la bague que Madame avoit au doigt en mourant, laquelle vons aurez, s'il vous plaît, la bonté de présenter au Roi. J'ai pris la liberté de rendre compte au Roi moi-même de quelques choses que Madame m'avoit chargé de lui dire, étant persuadé que la modestie n'auroit pas permis à Votre Grandeur de les dire au Roi, parce qu'elles vous touchent de trop près. Il y a eu depuis la mort de Madame, comme vous pouvez bien vous l'imaginer dans une occasion pareil-

(*) *Lettre de M. Montaigu à Mylord Arlington.*

le, plusieurs bruits divers. L'opinion la plus générale est, qu'elle a été empoisonnée ; ce qui inquiete le Roi & les Ministres au dernier point. J'en ai été saisi d'une telle maniere, que j'ai eu à peine le cœur de sortir depuis : cela joint aux bruits qui courent par la Ville, du ressentiment que témoigne le Roi notre Maître d'un attentat si rempli d'horreur, qu'il a refusé de recevoir la lettre de Monsieur, & qu'il m'a ordonné de me retirer, leur fait conclure que le Roi notre Maître est mécontent de cette Cour, au point qu'on le dit ici. De sorte que quand j'ai été à St. Germain, d'où je ne fais que revenir, pour y faire les plaintes que vous m'avez ordonné d'y faire, il est impossible d'exprimer la joie qu'on y a reçue d'apprendre que le Roi notre Maître commence à s'appaiser, & que ces

bruits n'ont fait aucune impression sur son esprit au préjudice de la France. Je vous marque cela, Mylord, pour vous faire connoître à quel point l'on estime l'union de l'Angleterre dans cette conjoncture, & combien l'amitié du Roi est nécessaire à tous leurs desseins. Je ne doute pas qu'on ne s'en serve à la gloire du Roi, & pour le bien de la nation. C'est ce que souhaite avec passion la personne du monde qui est avec le plus de sincerité, *Mylord*, &c.





(*) MYLORD,

JE ne suis guere en état de vous écrire moi-même, étant tellement incommodé d'une chûte que j'ai fait en venant, que j'ai peine à remuer le bras & la main. J'espere pourtant de me trouver en état, dans un jour ou deux, de me rendre à *St. Germain. Je n'écris présentement que pour rendre* (en chiffre.) *compte à Votre Grandeur d'une chose que je crois pourtant que vous saurez déja. C'est que l'on a permis au Chevalier* de Lorraine, *de venir à la Cour, & de servir à l'Armée en qualité de Maréchal-de-Camp.*

Si *Madame* a été empoisonnée,

(*) *Lettre de M. Montaigu à Mylord Arlington.*

comme la plus grande partie du monde le croit, toute la France le regarde comme son empoisonneur, & s'étonne avec raison que le Roi de *France* ait si peu de considération pour le Roi notre Maître, que de lui permettre de revenir à la Cour, vu la maniere insolente dont il en a toujours usé envers cette Princesse pendant sa vie. Mon devoir m'oblige à vous dire cela, afin que vous le fassiez savoir au Roi, & qu'il en parle fortement à l'Ambassadeur de France, s'il le juge à propos; car je puis vous assurer que c'est une chose qu'il ne sauroit souffrir sans se faire tort.

FIN.







